Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel ... 20,00 NF
Semestriel ... 10,40 NF

ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 15 — 15 Avril 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

COUPS D'ETAT A SUIVRE

LA Syrie, l'Argentine sont en proie aux conséquences de coups d'Etat militaires. En Equateur, l'armée a forcé le président Arosemena à rompre avec Cuba et Fidel Castro.

En Syrie, l'armée a décidé de chercher des hommes de paille civils, pour leur donner la direction des affaires courantes du pays. En Argentine, la crainte de perdre les vivres venant des Etats-Unis, qui ne veulent plus s'entendre accuser d'être la cause des dictatures en Amérique latine, a fait accepter aux militaires M. Guido comme substitut de Frondizi.

Péron, énigmatique, se tait toujours et son silence est lourd de sens pour les U.S.A. : Ce diable d'homme, bien qu'accueilli fraternellement par son frère en dictature, Franco, parait tout à fait disposé à jouer, en Argentine, le rôle que Fidel Castro tint à Cuba. Si le triomphe des péronistes a été possible, c'est parce que l'incroyable collusion communiste- « justicialiste » s'est faite. Péron semble prêt à continuer le jeu, s'alliant aux Soviétiques, afin de reprendre le pouvoir en Argentine et de s'y maintenir.

Comme les U.S.A. ne veulent de cela à aucun prix et comme les militaires les inquiètent à juste titre, Guido n'est autre que l'homme moyen choisi comme paravent par les uns et par les autres.

En Syrie se profile aussi l'ombre de Nasser et tout ce qu'il peut y avoir derrière Nasser. Les militaires, qui commencent à devenir diplomates, cherchent encore des paravents en la personne des dociles hommes civils, pris d'ailleurs dans l'ancien gouvernement, désignés pour constituer la nouvelle équipe gouvernementale.

On se demande vraiment comment tous ces gens n'ont pas compris qu'il y a des procédés beaucoup plus subtils et beaucoup plus intelligents pour arriver aux mêmes fins. En France on est bien plus malin. Seuls des nigauds tels que Salan et les pauvres bougres qui l'ont suivi en Algérie, ont été suffisamment bornés pour graisser la patte de mercenaires avec, pour mission : faire peur et imposer, à coup de plastic et d'attentats, le fascisme en Afrique et en métropole.

Sans coup férir, avec finesse et sans aucune effusion de sang, on aurait pu arriver aux mêmes fins. On y arrivera, d'ailleurs. Et le peuple se sentira heureux d'avoir su se tirer à si bon compte de tous les dangers de guerre civile.

A quoi bon les coups d'Etat, quand on peut supprimer les libertés, réduire le pouvoir d'achat des travailleurs, pratiquer la récession, enfermer chaque jour un peu plus la pensée dans des moules de plus en plus étroits, par un contrôle accru de la presse, de la radio, de la télévision, imperceptiblement, par de savantes combines, suivant un plan élaboré de main de maitre? On peut tout aussi bien dissoudre des Assemblées consultatives, envoyer promener Parlement et Sénat, sans pour cela avoir besoin de coups d'Etat militaires du style syrien ou argentin.

Et le bon peuple est en plus ravi de l'aubaine qui lui épargne tant et tant de dérangements; est plein de reconnaissance pour les hommes éclairés qui, chaque jour, prennent un peu plus en main leur destinée.

Vraiment, tous ces pays d'Amérique et d'Afrique, tous ces hommes non rompus encore à l'art de la politique, devraient prendre un peu de graine chez nous et arriveraient ainsi à apprendre l'art de gouverner.

Au moment où l'Argentine et la Syrie, le Pérou, le Guatémala et l'Equateur, et tant et tant d'autres pays, cherchent dans la violence et les coups d'Etat une issue à leurs problèmes intérieurs — le plus important continuant à être celui de parer au réveil des foules et à la prise de conscience des masses salariées — certaines nations s'engagent, le cœur léger, dans la voie d'une lente, d'une pacifique, d'une inéluctable chute vers la réaction. Les choses ont été menées de telle sorte que le fascisme n'est pas passé.. mais que, à la longue... les fascistes passeront.

Que Péron, Frondizi, Arosemena, Nasser, les Syriens et tout le monde, Franco même et Salazar se le tiennent pour dit.

La France est, on ne doit pas l'oublier, le pays de Talleyrand.

LA REALITE ESPAGNOLE

à travers les statistiques officielles du régime de Franco

CE QU'IL FAUT CONNAITRE LORSQUE L'ON PARLE D'ENTREE DE L'ESPAGNE DANS LE MARCHE COMMUN EUROPEEN

Les statistiques officielles mêmes du régime de Franco révèlent que le grave retard de l'économie espagnole, loin de s'atténuer, s'accentue toujours davantage. En voici quelques exemples significatifs comparés à la situation des autres pays.

Consommation d'énergie électrique par habitant

En 1952, l'Espagne occupait la 36e place dans le monde avec une consommation par habitant de 690 kw.; en 1955 elle était descendue à la 54e place et en 1958 à la 55e, avec une consommation de 712 kw. par habitant, c'est-à-dire 54,47 % des 1.307 kw. auxquels a été évalué la consommation moyenne mondiale (!) par habitant.

Minerais de fer

En 1935, l'Espagne occupait la sixième place dans le monde avec 5,77 % de la production mondiale. En 1958 elle occupait la 10e place avec 1 % de la production mondiale.

Minerais de plomb

En 1935 l'Espagne occupait la 6e place dans le monde avec 4,60 % de la production mondiale. En 1958 elle est descendue à la 10e place avec moins de 1 %.

Production d'acier

En 1870, l'Espagne occupait la 4e place dans le monde, en 1929 la 14e, en 1950 la 20e, en 1958 la 22e.

La concentration industrielle en Espagne

Il existe en Espagne 317.000 entreprises industrielles avec 3.687.851 travailleurs employés. 96,7 % de ces entreprises ... 307.318 — emploient moins de 50 ouvriers chacune. Toutes ensemble ces 307.318 entreprises emploient 1.624.948 travailleurs, soit 44 % du total. 3,33 % des entreprises, soit 10.582, emploient 56 % du total, soit 2.062.903 ouvriers. Parmi ces dernières, 623 entreprises (0,2 %) emploient 783.417 ouvriers, soit 21,24 % du total.

D'après ces chiffres, qui ont été publiés dans le numéro de février de 1961 de la revue officielle du ministère du Commerce, on tire la conclusion que le degré de concentration industrielle en Espagne est supérieur, dans l'ordre, à celui de la Belgique, de la Suisse, de la Suède, de la Grande-Bretagne parmi les pays européens, et de l'Argentine, du Japon, du Brésil, du Canada parmi les pays extra-européens.

Pouvoir d'achat des salaires dans les différents pays

Le Conseil supérieur de la Chambre de commerce espagnole a publié en différentes occasions les études relatives au pouvoir d'achat des salaires des ouvriers espagnols comparé aux différents pays. La publication plus récente a été faite en mars-avril 1959 avec les chiffres se rapportant à 1958. De cette publication on tire les chiffres suivants :
différents pays, exprimé en heures
diérents pays, exprimé en heures de travail nécessaires pour acheter une sélection de treize articles (en heures et minutes) :

ARTICLES	Espagne	U.S.A.	France	G.-B.	Italie
1 kg de pain	0,44	0,12	0,12	0,12	0,21
1 kg de pommes de terre	0,18	0,04	0,07	0,06	0,08
1 kg de sucre	1,29	0,07	0,41	0,18	0,46
1 kg de viande de bœuf	7,45	1,07	3,43	2,00	3,40
1 kg de viande d'agneau	6,50	0,49	3,31	2,09	3,11
1 kg de viande de porc	9,08	0,59	3,05	1,49	3,11
1 kg de graisse comestible	2,02	0,19	1,01	0,47	1,39
1 litre de lait	0,34	0,07	0,11	0,14	0,13
1 douzaine d'œufs	3,29	0,20	1,28	0,45	1,20
1 coupe de tissus p. homme	176,56	23,25	88,14	49,10	106,38
1 magazine	0,10	0,01	0,04	0,02	0,05
1 paquet de cigarettes	0,48	0,06	0,21	0,38	0,32
1 paire de souliers	28,32	7,14	18,23	12,52	19,59
Total des 13 articles	238,45	34,50	121,01	71,01	141,43

En comparant ces résultats à ceux des années précédentes, on a la confirmation qu'en Espagne le

(Suite en page 2.)

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

RATTRAPE PAR UN PIED A 30 METRES AU-DESSUS DU VIDE

La flèche de la grue venait de tomber

Rennes. — Minutes d'angoisse sur un chantier de construction, à l'angle des rues de Saint-Brieuc et Papu, à Rennes.

Il était 11 heures; deux hommes : Mohamed Kadour (34 ans) et Marcel Marchand (40 ans) étaient sur la plateforme d'une grue servant à la construction d'un immeuble de neuf étages. Soudain, l'une des élingues (câble) retenant la flèche de la grue se rompit, la flèche tomba dans le vide.

Marcel Marchand vit Mohamed Kadour plonger, entraîné par elle. Il agrippa la jambe de son compagnon et se coucha sur la plateforme, tirant de toutes ses forces.

Deux ouvriers qui avaient vu la scène montèrent par l'échelle intérieure de la grue pour rejoindre Marcel Marchand et l'aider à ramener sur la plateforme l'ouvrier qu'il retenait au-dessus du vide, à 30 mètres de haut.

Ce bon ouvrier français par son geste de solidarité, a fait bien plus que M. Joxe pour le rapprochement franco-algérien.

☆

LES MEDECINS COMPRENNENT ENFIN : IL ETAIT ALLERGIQUE A SA FEMME

Londres, 30 mars (par fil spécial). — On avait multiplié les analyses de laboratoire. En vain. Aucun médecin ne parvenait à déceler pourquoi un citoyen britannique de 45 ans avait de l'asthme.

Analyses du sang, tests compliqués avec des poils de chat et de chien, des duvets et des plumes de matelas et d'oreiller, tout se révélait négatif. On désespérait...

Puis, soudain, les médecins découvrirent ce qui n'allait pas. Le malade en question était allergique à sa femme.

Combien de maris se trouvent-ils dans le même cas ?

☆

TROP FIERE POUR ACCEPTER LA CHARITE LA VIEILLE DAME DE NICE EST MORTE DE FAIM

Nice, 30 mars (dép. « F.-S. »). — Seule avec 1 NF par jour (sa pension du fonds national de soli-

(Suite en page 2.)

Quelques reflexions (inac... et actuelles)

Amis pacifistes, il ne peut être vrai, et ne vous avisez pas de dire que des militaires soient des assassins; il pourrait vous en cuire, même si, candidement, certains se présentent tels, avec preuves à l'appui. Des auteurs du passé ont assuré que « l'armée était l'école du crime ». Est-ce possible ?

Ces réflexions me sont venues à l'esprit en lisant le compte rendu d'audience, par Frédéric Pottecher, du procès des assassins du commissaire Gavoury. Je trouve qu'il est nécessaire de relever quelques courts propos émis à ce procès.

Ainsi, Tenne, dit Tennard, était à la Légion étrangère. Au 1er R. E. P.; il est fort bien noté, il est cité.

Aux questions du Président, il répond :

— Je me suis mis aux ordres de Dovcar, il est sergent, voilà.

Quant à Gavoury, il ne savait pas qui c'était et n'a pas cherché à le savoir.

Pour tuer le commissaire, il a fait le coup classique de la sentinelle : coups de pied au jarret, coup à la gorge et au cœur.

— Qu'est-ce que vous voulez : Mois, je suis soldat. J'ai appliqué le règlement. J'ai appris à tirer à l'instruction sur des mannequins.

Après Tennard, Pétri est interrogé. C'est un énorme Allemand, pale, obtus et obéissant. Lui aussi était à la Légion étrangère. Il n'a pas tout à fait compris ce que Dovcar lui demandait. Il savait que c'était une mission, pas autre chose.

— Dovcar m'a dit : « Si l'homme il rentre, tape sur la tête ».

C'est simple. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Tandis que Pétri tape sur la tête du commissaire Gavoury, Tennard enfonce son poignard dans la poitrine. Pétri répète : J'ai fait comme on m'a dit. On a fait notre travail.

LE PRESIDENT. — Lorsque vous avez appris par les informations de la radio que vous aviez tué le commissaire Gavoury, il parait que vous avez ri, que vous avez dit : « Tiens, on a bien travaillé... »

Je crois que ces quelques citations suffisent pour apprécier la qualité de certains militaires.

Sont-ils un grand nombre comme ça ? Est-ce que mort d'hommes les arrête ? Je ne me permets pas de l'affirmer.

Quoi qu'il en soit : l'histoire passée, les actions présentes et les prévisions de l'avenir ne sont guère réjouissantes.

Constatons-le, amis pacifistes, et selon les possibilités, agissons en conséquence.

Edouard BRUNET.

COMMENTAIRES

DE REDACCION

¿GANAREMOS LA BATALLA DEL EXILIO?

POR la Prensa francesa y en otra parte de este mismo número de «ESPOIR», nuestros lectores se informarán de que en Francia hay, según estadísticas recientes, 600.000 españoles. En esta cifra están comprendidos los residentes económicos — los llamados sudetas o blancos — que viven en Francia desde antes de 1939; los refugiados políticos, que a este país vinieron después de la revolución y la guerra civil; por último, la gran cantidad de trabajadores temporeros que el propio régimen franquista envía a través del mundo, para resolver el problema del paro y de la miseria en el paraíso franquista.

Una de las causas que determinaron las constantes reclamaciones del franquismo y que forzaron a suprimir toda la Prensa de expresión sindical y política española, está, sin ningún género de dudas, en el temor del gobierno de Franco de que esa masa móvil pudiera ser «infectada» por la propaganda de esta Prensa. Por esto hoy ni la C.N.T., ni el P.S.O.E., ni la U.G.T., pueden tener órganos en la Prensa en habla española y nos hemos visto obligados a abrir las páginas de los periódicos órganos de la C.N.T.F. o de la S.F.I.O. a nuestros compañeros exilados.

Ahora bien: las medidas tomadas por el franquismo, ¿darán ellas un fruto? ¿Significa esto que las organizaciones españolas exiladas y los propios españoles antifranquistas que hay en Francia, en Bélgica, en Alemania, en Suiza, en Inglaterra, en América del Norte — hacia el Canadá va una gran parte de mano de obra española, así como a Australia — han renunciado a contactar con estos hermanos suyos de nacionalidad y en explotación, ofreciéndoles, ya que no pueden leer los periódicos órganos de las asociaciones políticas y obreras subsistentes en el Exilio, por lo menos, folletos, contacto personal y diario, procurando abrir sus ojos y mostrarles todo lo que era España antes de 1939 y todo lo que podría volver a ser, si en ella se restableciese de nuevo la libertad y se iniciase un período de reconstrucción social y económica del país, donde existen fuentes de riqueza natural, tierras y hombres susceptibles de hacer de España uno de los países más prósperos del mundo, en donde mejor se pudiera vivir?

Es esta una batalla moral, que los exilados no deberían perder. Ya que el franquismo arroja fuera de las fronteras de Iberia tantos centenares de miles de hombres, desperdigados por el mundo, deber de los exilados es, donde quiera que se hallen, sembrar en ese terreno, por árido que parezca, semillas de rebeldía y aspiraciones de libertad.

¿Que son egoístas, ignorantes, miedosos, que huyen como del diablo de los llamados «rojos» ¿Que están bien encuadrados por enlaces sindicales y por curas? ¿Que sólo piensan en ganar dinero, para volver a España a casarse, a comprarse una casita, o para enviar a sus familias en la más negra de las miserias? Pensemos que ellos son el reflejo de la realidad interior: que ESO es lo que encontraremos en España a la caída del franquismo y que entre esos hombres y esas mujeres, con todos sus defectos, sus ignorancias, sus temores, sus egoísmos, tendremos que trabajar y que sembrar.

Nuestro deber es arrancarles a la ignorancia, a la miseria moral, valernos de su propio egoísmo para hacerles comprender que, bajo otro régimen, con otras estructuras, con una mejor organización social, poniendo en marcha fuerzas humanas y económicas creadoras, no sería necesario abandonar España para encontrar pan y trabajo. Que ese pan, ese trabajo, esa instrucción para sus hijos, esos alojamientos decentes, esa vida humanizada, hay que crearla en España, que en España puede ser creada, si de España desaparece la oligarquía de la triple siniestra trilogía: feudalismo, militarismo y clericalismo. Que sólo a base de una profunda transformación de estructura, que únicamente a base de la organización de un orden de cosas nuevo, España puede llegar a ser el país libre y próspero que iba en camino de ser, si la Iglesia, el Ejército y el Capital no se hubiesen confabulado para derribar la república e impedir el progreso social.

Ninguna tierra es absolutamente árida y no hay ningún cerebro ni ningún corazón humano en que no se puedan despertar eco y sensibilización.

Lo que cabe es no renunciar a esa batalla, que el Exilio puede y debe ganar.

COSAS DE ESTE MUNDO
O LA POLITICA EN SU SALSA

Lector, si eres curioso por las cosas de este fabricado y raro mundo, ten a bien compartir este breve comentario con nosotros, y sobre lo que en adecuado y alusivo encabezamiento, para comentar las cosas que se ven, se saben y se leen, nos place intitular : La política en su salsa. Y, de usar el argot de feria política, cabría llamarse al epígrafe de estos comentarios, eso de: «Señores, hagan juego, que va rueda»...

Entre los muchos sucesos o cosas dadas o acaecidas en este típico y paradójico mundo que se prestan al comentario, algo de palpitante actualidad, es el aliñado menú que ofrece la política en su salsa. Que cada tiempo y cada día, va revelando los muy variados sabores de su peculiar reposteria. El singular contenido de la intrínseca sustancia de su naturaleza, y que está condensado en la síntesis de gobernar, estamentar para «regir» la vida de los pueblos. La Sociedad.

En la política en su salsa, caben todos los ingredientes, todas las combinaciones y todas los desfachateces, por inauditas o inconcebibles que parezcan. Como a la mujer coqueta, frívola y casquivana, que cree que todos los colores, todas las extravagencias y todas las modas la embellecen y le justifican el tipo; la política, el objetivo único por la meta de dominar, de imponerse y sojuzgar, adopta todas las vestiduras con que engalanar su feria. Y creyéndose infalible, sin aceptar las contradicciones, se vale de todos los ingenios aunque rayen en lo diabólico, para ser ella. La política, en su tipo, en su entraña y en su salsa.

Desde que la humanidad, saliendo de su estado cavernario, por un instintivo acucio de sociabilidad, como por prejuicios idolátricos, donde también hacia su aparición el ambicioso y abusivo sentimiento de la fuerza, y el hombre se erigía en árbitro del hombre su semejante, la política, que se define por atractivo y con vistosidad: «Conjunto de principios que sirven de norma para el gobierno de un país. La cortesía y buen modo de portarse», como Proteo, el Dios del Océano, cambia de formas y de rumbos para substraer su fea y monstruosa realidad.

Cuando Larra, el irónico y mordaz comentarista de las costumbres, hijas de la educación social convencional, decía que: «Carnaval era siempre o todo el año y en todas partes», se refería a la máscara que significaba la política, por homónima, en todo el mundo, donde su «arte» y su «norma» de regir o gobernar, al no lograrlo sino por la fuerza y la amenaza, «fué preciso brutalizar el método de la opresión para sostener el falso equilibrio». No de otro modo, la política para lograr y mantener la «sumisión tan contraria al instinto, ha ido estableciendo el acatamiento con la crueldad de las leyes», que se hacen costumbres, se erigen en moral y se proclaman tabú.

En el índice de la política en su salsa, para su ejecutoria, su arte y su norma, se reflejan múltiples bautismos. El de nuestra era y como más civilizante, responde al de «Sufragio Universal», en cuyo menú hay para todos los gustos ; pueden saborearse los liberalismos, las Repúblicas, las Democracias compuestas, los comunismos, los nacionalismos y hasta los fascismos. Es la política, o Proteo transfigurado, adoptando todas las formas para hurtar la auténtica; que es la efigie del azar y la estampa de la ira y la mentira. Que históricamente, es otra nueva farándula que se proyecta en la misma farsante profesión. La de engañar para medrar, haciendo gala del medro y ley del engaño.

Pero desde Pompeyo el Grande, en la salsa política es admisible y compatible — por ser consubstancial — el adobo militarista, tal como la seráfica ingerencia en los Papas delegada. De ahí, que unos generales, custodiando la patria republicana en España, como en política todo cabe, con la contemplación y complicidad de todas las políticas a la sazón, en «cruzada» de terror, de sangre y muerte, toman el timón de la política de un pueblo, que supo sufrir y morir por la libertad, que amaba y sentía. Y, al crimen político de un generalato, a los 25 años de cometido, se le dispensa crédito en las cancillerías — por no decir en los antros — de la política internacional; en su salsa y en su farándula.

Pero sigue el carnaval político, como decía el citado Larra, en todas partes y en todo tiempo. El Brasil, en la rueda política o en la feria del eleccionismo sufragista, tiene suerte el jugador político — como pudo ser otro — Quadros. Pocos meses después, el sufragio político, que en política es «derecho jurisdiccional y rasgo cívico», es suspendido por la amenaza de otros políticos que exigen puesto en el banquete, y lo consiguen ciscándose en el derecho sufragista. En Turquía, en el Congo, en la Argentina o no importa donde a la política se juegue, el carnaval es parecido, la burla igual de sangrienta y el resultado no puede ser otro que el de prolongar la opresión, el carnaval y la intoxicación de la sociedad, por el virus y la descomposición de la política en su guisado o en su salsa.

Y, en política, según la alucinación y egolatría de los tahures o los tránsfugas que la codician o la representan, es corriente todo lo inconcebible. Por ejemplo, en los países ultra-estatales o donde el Estado lo es todo — y que puede ser fascista en España o comunista en Rusia — el despotismo, para hacer o ejercer impunemente la opresión o la tiranía cubre el expediente con el acreditado tópico del sufragio electoral. Las elecciones en la jerga política de los gobiernos y los Estados fuertes o totalitarios, son el Jordán donde lavar las manchas de los pecados o crímenes cometidos y a cometer. Los verdugos, creen que su oficio no es humanicida porque está sancionado por la ley que les designa para matar.

He aquí por qué, elecciones se efectúan en la España fascista, en Portugal y en los países comunistizantes, y donde nadie podrá negar, que los pretendidos césares se prolongan en el oficio de verdugos de esos pueblos, por la norma «artística» de la política. ¿Que a los azules representantes de la España «nacional-sindicalista» los reelige el pueblo que tienen sometido?, dirán los que, creyendo en el sufragio electoral, repasan los sarcásticos referendums que en la España fascista se hacen. Son cosa de la política, o es la política en su salsa, cuyo menú se condimenta con la burla, con el detritus y la vileza.

El mismo espectáculo político por vía electoral, se ofrece a la vista en la Rusia del socialismo soviético supraestatal. Doscientos millones de rusos sojuzgados, cuya tercera parte desde hace 45 años, viven en la deportación y en trabajos forzados, según los resultados de la comedia sufragista en el 99,43 %, acaban de «reelegir» a sus tiranos de partido político exclusivo. Es la política en colores, en su medio y en su salsa. Son cosa del mundo político, donde el humano mundo se vé desconcertado, sobrecogido y lanzado al precipicio.

Dichosos los tiempos y las generaciones, que al repasar los fastos de la historia, por superación ética y dignificación humana, se avergüencen de esta era o de este mundo políticosocial, por lo que de semejantes predecesores hubimos de tener. Por lo pronto, y aunque sea arar en el mar, repetiremos que la política en su salsa, es la antítesis del esplendor y la fraternidad social humana. Que los hombres se curen de la enfermiza ambición de mando político, y el mundo será otro, con mayor bienestar y menos incertidumbres.

F CRESPO

DANS LE MEILLEUR DES MONDES

(Suite de la page 1.)

darité), Mme Valentine Armando, 66 ans, rue Miron, à Nice, s'est laissée mourir d'inanition.

Pour ses voisins, elle était « la vieille dame maigre ». Sa propriétaire, Mme Dallo, qui ne lui faisait payer aucun loyer, avait bien tenté de l'aider en lui faisant porter des plateaux de chez un traiteur voisin. Mais Mme Armando fit dire qu'elle n'avait besoin de rien. Elle était trop fière pour continuer à vivre de la charité des autres.

Voilà une triste nouvelle qui devrait faire réfléchir beaucoup de catholiques. La charité chrétienne ne peut parfois résoudre certains problèmes de pudeur et de dignité.

☆

PLUS DE DEUX TONNES DE DYNAMITE VOLES A ALGER

Quatre-vingt-huit caisses de dynamite de 25 kilos chacune ont été volées, hier, à 12 h. 30, au parc à feu du môle Billard, sur les quais.

Trois Européens, dont un était armé, ont maîtrisé les gardiens du parc et les ont ligotés; trois ou quatre autres Européens, complices, ont aidé au vol.

Une fois celui-ci commis et après avoir coupé les fils téléphoniques, les assaillants interdirent aux gardiens de prévenir la police avant une demi-heure.

Les petits plastiqueurs ont encore de quoi s'amuser.

☆

LA PRESSE D'ATHENES L'AFFIRME... JOHN GLENN SERAIT D'ORIGINE GRECQUE

Athènes. — Le colonel John Glenn sera, l'été prochain, l'invité de la municipalité d'Ayissos, bourgade de l'île grecque de Mytilène, dont, selon la presse athénienne, sa famille serait originaire. Le cosmonaute serait, en effet, né de père et mère grecs. Le nom de son père serait John Kleanthis (« Jean fils de Kleanthis », selon la coutume grecque), américanisé en John Glenn. Son grand-père et sa grand-mère paternels auraient quitté Ayissos pour l'Amérique, il y a une cinquantaine d'années.

Quant à la mère de Glenn, elle serait originaire de la Thrace.

Ces Grecs y vont encore plus fort que les Catalans, qui veulent à tout prix que Colomb soit né en Catalogne.

☆

EICHMANN ECRIT LE DERNIER CHAPITRE DE SES MEMOIRES

Tel-Aviv. — Adolf Eichmann, revenu de Jérusalem, a regagné la cellule des condamnés à mort de la prison de Ramleh, près de Tel-Aviv, où il a commencé à rédiger le dernier chapitre de ses mémoires. On rappelle que la Haute-Cour a interdit la publication de ces mémoires.

On peut presque parier qu'il sera, vraiment, le dernier chapitre.

☆

YVETTE AU VISAGE DE MADONE N'ESCROQUAIT QUE LES CURES

Bernay, 30 mars (par téléphone). — Ses yeux avaient une telle candeur, sa voix minaudante était si convaincante et sous l'auréole auburn de ses beaux cheveux, son teint pâle, qui la faisait ressembler à une Pieta de Fra Angelico, était à ce point troublant que les prêtres ne savaient quoi faire pour rendre service à Yvette Guyard, 30 ans : elles les suppliait de lui prêter de l'argent.

Mais c'était une femme escroc et son mari était son complice. Ils comparaissaient hier devant le tribunal correctionnel. Les prêtres, qui leur auraient donné le bon Dieu sans confession, étaient là en accusateurs, après avoir été bernés.

Et les pauvres curés, toujours sensibles à la beauté féminine, se laissaient escroquer avec ravissement.

LA RÉALITÉ ESPAGNOLE

(Suite de la page 1.)

pouvoir d'achat du salaire est encore très éloigné de celui des autres pays occidentaux :

(En heures et en minutes)

	1951	1953	1955	1958
En Espagne	240,00	258,11	304,15	238,45
Aux U. S. A.	39,50	36,06	36,33	34,50
En Angleterre	89,14	82,59	79,45	71,02
En France	182,33	180,50	171,44	121,01
En Italie	262,50	232,37	224,00	141,43

Les chiffres se rapportant à 1951 comprennent au lieu que 13 articles 14, comprenant le temps de travail pour acheter un kilo de haricots.

En analysant les chiffres se rapportant à l'Espagne — en ajoutant à 1958 le temps nécessaire pour acheter 1 kilo de haricots, soit 2 heures et 17 minutes — on en conclut que pour acheter les 14 articles examinés sont nécessaires 241 heures de travail et 2 minutes, soit une heure et 2 minutes de plus qu'en 1951.

Pour mieux comprendre la situation du pouvoir d'achat du salaire dans les différents pays considérons celui de l'Espagne égal à 1 :

	1951	1953	1955	1958
Espagne	1,00	1,00	1,00	1,00
Etats-Unis	6,03	7,15	8,37	6,91
Angleterre	2,62	3,12	3,82	3,35
France	1,32	1,43	1,77	1,97
Italie	0,91	1,11	1,36	1,68

REPORTAGES

XXI - CHINA, hoy

Por Víctor GARCIA

Cuando el viajero atraviesa las provincias chinas, se conmueve por esta fidelidad que el habitante vierte sobre la feraz tierra del Chung Kuo, pero se asombra, al mismo tiempo, de que la horizontalidad de los campos se vea repetidamente interrumpida por la presencia de numerosos montículos. No se explica que quien haya arremetido contra la montaña y la quebrada, para conseguir la perfecta horizontalidad que reclama el cultivo del arroz, deje en pié esta nota discordante en el terruño. Esta nota discordante es la tumba de algún antepasado, que ha sido caprichosamente enterrado aquí y allá, obligando a los arados y a los azadones a lamentables altos y rodeos porque aquella tierra pasa a ser sagrada y ninguna herramienta puede hollarla.

El problema se agravará cuando finalmente el campo vea arribar el tractor y la segadora mecánica. Estas máquinas tendrán que renunciar a trabajar grandes extensiones porque la presencia de las tumbas no les permitirán la maniobra.

Empero no se trata sino de un inconveniente transitorio. Las nuevas generaciones, como ya hemos señalado más arriba, reciben otra clase de educación, que va encaminada a supeditar todos los factores al económico y ya se han registrado casos donde las comunidades han incorporado, irreverentemente, los montículos de las tumbas a la productividad.

LA YUEH KUA

En el Kwangtung, provincia que el comunismo tiene que tratar con desmesurado celo por la idiosincracia del sureño, que es rebelde con atisbos individualistas, el régimen deja cierta libertad de acción que permite a los compesinos y obreros de la région sentirse elementos determinantes en las trayectorias a seguir. La Yüeh Kua, por ejemplo, tiene que afrontar el problema educacional a su modo. Tanto el dispensario, como el «Kindergarden», como la escuela primaria, existentes en ella, se sufragan por partes iguales entre los fondos comunes y los apartados por cada familia y en lo que respecta a la escuela, la familia acomodada debe sufragar el curso de sus hijos, mientras que la necesitada está amparada por los fondos comunales. Este proceder es semestral. Vale decir que es continuamente revisado y modificado, de acuerdo con el criterio colectivo. A medida que el Estado se va asegurando el control de aquellas actividades que más atención reclaman, como es la industria pesada y la corrección de sus errores, el sometimiento de la voluntad universitaria, a la que no se le puede permitir otro derrotero que el emanado del Comité Central del Partido Comunista, esta libertad de acción, que pareciera insinuarse en algunas entidades productivas, sobre todo en las regiones extremas, se van limitando paulatinamente, hasta llegar a una unificación completa estatutaria, que va desde las fronteras del Viet Nim hasta la Mongolia y del litoral del Mar de China hasta las estribaciones del Himalaya en el Asia Central.

La Yüeh Kua, abandonada a su propia suerte, como pareciera indicar, tiene mayor libertad de acción que la Hoping del norte, que ya tuvimos ocasión de visitar. La producción y la siembra obedecen a las leyes estrictas de la oferta y la demanda. Han aumentado la producción de las naranjas, las bananas y las legumbres, mientras se descontinua la de la ciruela y la de la papaya. La escasez de abonos es reemplazada, en parte, por las basuras de la próxima ciudad de Cantón, que se halla a unos 15 kilómetros delta arriba. Hay 30 barcas, propiedad de la Yüeh Kua, que van periódicamente a los basureros de la gran urbe a cargar los desperdicios de la ciudad. Estos desperdicios significan el 80 por ciento del abono de que dispone la entidad. El 20 restante se compone de abonos químicos y de excrementos humanos.

Los salarios oscilan desde 250 a 650 yuanes por año. De los beneficios hay que separar los impuestos que absorben el 16 por ciento. El mejoramiento vegetativo merece una reserva del 2 por ciento y otro 2 por ciento se dedica al bienestar social. El comité, elegido a través de los representantes de la Asamblea general, está constituído por dos directores, un contador y un tesorero. En la salita de recepción, más modesta que las visitadas hasta ahora, se nos ofrecen frutas en lugar del consuetudinario té. En la pared sólo hay una fotografía, la de Mao Tsé Tung. Cantón está muy lejos de Peking y los sureños se desentienden de la iconografía marxista de que tan prolijo es el norte.

Cuando nos retiramos, veo que Liu entrega una pequeña cantidad de dinero. «He pagado los frutos para evitar que haya pérdidas». Quiero creer que se trata de la rigidez interpretativa e indigesta que Liu tiene del nuevo sistema económico chino. El miembro del Comité que recibió el dinero lo hizo después de haber insistido Liu en que lo tomara. Para él, cobrar la hospitalidad, tiene que haber sido tan violento como para mi observarlo.

Visitando los campos nos cruzamos con una mujer que hace su tarea con su hijo a cuestas. ¿Será que el «Kindergarden» es solo un proyecto?

Regresamos a Cantón por el río. Dos mujeres, mediante 0,80 céntimos de yuan, nos transportarán hasta los embarcaderos de la ciudad con su sampan.

EL PARQUE DE TRACTORES

A la mañana siguiente emprendemos el viaje hacia el otro lado del delta con autobús. Será toda una jornada de zarandeo dentro del inhóspito vehículo, que debe pararse continuamente para dejar y tomar gente. Repetidas veces, la carretera se ve truncada por algún ramal del delta y hay que atravesarlo por medio de barcazas destinadas al efecto. He contado seis barcazas y seis puentes. Al final, llegamos a Shih Chi, cabeza de partido del distrito Sun Yat Sen. Esta ciudad está emplazada en la punta opuesta de la isla donde, frente al mar, se halla Macao, la colonia portuguesa. Shih Chi, es un puerto fluvial que enlaza todos los pueblos del delta, saturado de gente por todas partes.

En correos tengo que esperar diez minutos, hasta que el personal haya terminado su tiempo de gimnasia. Son diez minutos por la mañana y diez por la tarde. Los empleados, desde sus lugares de trabajo, siguen las instrucciones que da el altavoz.

Es cerca de Shih Chi que se halla el parque de tractores que ya he citado en el capítulo anterior. Una organización técnicamente estructurada, donde el empirismo no ha intervenido para nada. Cinco directores se hacen cargo de los 188 obreros y empleados que integran el parque de tractores y todos ellos se deben a una o a las tres organizaciones que existen en el parque: El Partido comunista, la Liga de la Juventud y el Sindicato.

El precio a pagar por el campesino que usa el servicio del parque, empero, no ha sido obtenido partiendo de la depreciación de la maquinaria, el gasto de combustible, el mantenimiento de la Estación y los salarios de los manuales, los técnicos y la administración. El punto de partida lo ha dado el propio campesino. Este, con la ayuda de un buey y otro campesino que debe desbrozar camino, llega a roturar dos «mou» por día. Es decir, un «mou» por persona. Su salario es de un yuan aproximadamente. Esta es la tasa que establece el parque por «mou» roturado, llegando a veces a 1,50 yuan cuando la profundidad del arado es mayor y el terreno lo exige. Es decir, que cuando el tractor gradúa la profundidad de la reja en unos diez centímetros, que es lo que se obtiene con el arado de bueyes, la tarifa es de 1 yuan por «mou» y la misma va aumentando a medida que la reja del arado alcanza mayor profundidad.

Panorama Social y Humano del Perú

El Perú, con sus 1.249.049 kilómetros cuadrados, dos veces y media de grande como España, y una población de unos 10 millones de habitantes, podía ser un país en el cual, el habitante tuviera un nivel de vida de los más altos del mundo, y sin embargo, por la desigualdad e injusticia social que reina allí, es uno de los más míseros, con un nivel de vida más bajo que países tradicionalmente pobres, como Italia o España.

El Perú es un coto de caza cerrado, y una propiedad privada de explotación para las 200 familias limeñas de origen español, que acaparan el Ejército, el Poder político y la tierra, turnándose en el Poder, para ver quien esquila mejor al indio, gozando de fortunas inmensas, mientras al pobre indio le hace falta lo más necesario, como es la comida, vestido y vivienda decentes, y, políticamente hablando, apesar de la farisea Constitución democrática peruana, el indio, en su propio país, es un ciudadano de tercera categoría, sin derechos y con todos los deberes, al igual que el negro en Norteamérica.

El Perú es rico en recursos naturales, como el cobre, el vanadio, el zinc, hierro, oro, plata, estaño y uranio. Esto en riquezas minerales, pues en agricultura sus posibilidades son ilimitadas, produciendo productos como el maíz, el caucho, café, lanas, maderas y sus costas abundante pescado, además del precioso guano, y últimamente el petróleo.

Como se ve, es un país de grandes recursos naturales y con poca población, y, sin embargo, el indio no llega a cubrir sus necesidades más elementales. La unidad monetaria es el sol, que equivale a dos pesetas españolas, y el obrero industrial gana de 20 a 40 soles por día, pero el jornalero del campo, que compone la mayoría de la población peruana, gana solamente de 15 a 20 soles y hasta en la región del Cuzco se le explota con 1'50 sol por día y 7 como máximo.

Si se tiene en cuenta que un kilo de carne vale 15 soles, un litro de aceite 7 soles, y las patatas 1'40 soles, se verá que no andan sobrados. El indio puro, que forma parte, en más de la mitad de la población del Perú, hace una comida a base de maíz, frijoles y patatas y sólo de tarde en tarde un poco de carne o pescado. El maíz es el artículo alimenticio más difundido en el Perú, siendo un alimento popular tanto en la sierra como en la costa, consumiéndose, ya sea verde como «choclo», en grano tostado como «cancha», o, germinado y fermentado para la bebida conocida como «chicha», ocupando su cultivo en 1960 la superficie de 253.242 hectáreas, con un rendimiento de 1.337 kilos por hectárea.

Así es que el pobre indio, que es constantemente explotado y humillado, igual ahora que en tiempos del Virreinato español, como en tiempos de los Incas, sin haber mejorado en nada, pacífico y resignado, solo encuentra salida a sus penas y a su escasa alimentación, en el abuso del alcohol y de la hoja de coca, que le dan la sensación de euforia y bienestar.

El indio, espiritual y moralmente, desprecia la falsa civilización que le ofrece el blanco, pagando con su total indiferencia la explotación que se le hace, y manteniéndose virgen en su concepción de las cosas y del mundo. Como dijo un escritor americano: «El indio sabe que desear las cosas es quedar atrapado en el mundo del extranjero, porque querer es pedir, y pedir es ofrecerse él mismo como pago. Por eso el indio no quiere la higiene, ni el arado, ni una casa nueva, ni leer; el indio, estoicamente, como siempre fué su raza, no quiere querer».

Este estado de ánimo debido a su explotación, se refleja en sus canciones, y de ello es exponente esta canción en lengua aymara toda ella impregnada de pesimismo: *«Nací en noche de tormenta, siendo la lluvia y el viento mi cuna. Nadie se compadece de mi miseria. ¡Maldito el día que nací! ¡Maldito sea el mundo! ¡Maldito sea todo! ¡Maldito sea yo!»*

No es extraño así que en el Perú florezcan todas las llagas de la humanidad. La lotería, las tómbolas, de las cuales se calcula en 6 millones de soles diarios lo que se juega; la criminalidad, el alcohol, las drogas, la prostitución y la mendicidad, que es la plaga número uno del país, por la cantidad de mendigos que hay.

Sindicalmente, los sindicatos peruanos son víctimas del liderismo al estilo norteamericano, sin ideología social revolucionaria, siendo los patronos omnipotentes.

Políticamente, existe una gran variedad de partidos, el APRA o Alianza Popular Revolucionaria Americana, de Víctor Haya de la Torre; el Odinista, que sigue al dictador, general Manuel Odina; el Demócrata-cristiano, el Comunista, el Populista, y otros más insignificantes, siendo la corriente libertaria minoritaria, salvo el impacto de la fuerte personalidad anarquista de Manuel González Pradas, que, a pesar de pertenecer a la generación de últimos de siglo pasado, sigue siendo de actualidad para la minoría intelectual inquieta peruana, ya sea en pro o en contra de su obra y pensamiento.

Sería incompleto este panorama social del Perú, sin hacer mención de la labor nefasta de la Iglesia Católica, que acapara la enseñanza primaria y universitaria, que cuenta con 4.245 iglesias y 282 conventos, contribuyendo, además de esquilmar al indio, a fanatizarlo en la religión católica, sin por ello tratar, en compensación, de hacer del indio un ser digno y libre.

Rafael GARCIA

DEPOPULATION ET CIVILISATION

(Suite de la page 8.)

du père, la mère prend un masque de fausse humilité et va à la mairie, chez les sœurs quémander la charité; l'ouvrière devient mendiante; les enfants alimenteront le crime et la prostitution.

Le néo-malthusianisme est-il transitoire et le socialisme, s'il parvient à s'instaurer, en marquera-t-il la fin? Certains le prétendent, mais à tort.

Le socialisme ne rendra pas la terre extensible, et il est évident que, dans n'importe quel système social, si le nombre des hommes croît indéfiniment, il n'y aura pas de place pour tous; au banquet de la vie, il n'y a qu'un nombre limité de couverts.

Le néomalthusianisme restera comme toutes les acquisitions du progrès humain; par lui la destruction, frein nécessaire à la surproduction, se réalise avec le minimum de souffrances.

(A suivre.)

España se vacia

Paris (O.P.E.). — Unos 600.000 Españoles residen en Francia, que es hoy el primer país de immigración del mundo, con más de dos millones de extranjeros pertenecientes a 80 nacionalidades.

Las zonas francesas donde hay mayor concentración de inmigrantes españoles son la región occidental mediterránea, las ciudades de la costa y de la cuenca del Ródano y del Garona, las regiones vinícolas y la zona de Paris.

Los Españoles empleados se distribuyen asi por los departamentos francesses : 50.000, en Paris y Sena; 33.000, en los Pirineos orientales; 31.000, en la Gironde; 27.000, en Aude; 25.000, en las Bouches du Rhône; 16.000 en Haute Garonne; 13.000, en Rhone; 13.000 en Gard; 13.000, en los Basses Pyrénées; 11.000, en Seine et Oise; 19.500, en Tarn; 10.000 en Hérault, y 10.000 en Ariège.

Aparte de éstos llegan a 100.000 los trabajadores que emigran a Francia para cumplir contratos de una duración de un mes a un año. De éstos, 30.000 se ocupan gran parte del año regularmente en la construcción, industria, agricultura y cultivos forestales. En 1961, las empresas siderurgicas de los departamentos del este de Francia y las fabricos de autos de la región parisina, han acogido contingentes muy importantes de peones procedentes sobre todo de las provincias de Andalucía.

Los otros 70.0000 han sido empleajos en trabajos temporales agrícolas, particularmente en cultivos remolacheros (cuenca parisina), plantaciones de arroz (Camargue y litoral mediterráneo), vendimia (sur de Francia), etc.

En el cuadro de acuerdos franco españoles en favor de estos trabajadores destaca la posibilidad de obtener la reagrupación de la familia en cuanto obtenga el trabajador vivienda adecuada. El gobierno francés toma a su cargo la casi totalidad de los gastos de reagrupación.

N. de la R. — Es posible que el fin de la guerra de Argelia y la liberación anticipada del servicio militar de muchos jóvenes franceses, modifique la actitud del gobierno francés en lo que se refiere al último párrafo de la noticia que acabamos de reproducir.

¿A QUIEN REPRESENTABAN LOS "LABORISTAS" INGLESES QUE ASISTIERON AL CONGRESO SINDICAL?

Esta pregunta lógica, que se habrán formulado cuantos vieron, anunciada a bombo y platillo, la presencia de diputados laboristas en el segundo Congreso Sindical, parece encontrar su respuesta en la noticia que a continuación transcribimos:

«PARIS (OPE). — Contestando a una protesta del señor Llopis, el secretario general del partido socialista español ha recibido del secretario internacional del Labour Party la siguiente respuesta sobre la asistencia al Congreso del sindicalismo falangista por parte de unos cuantos ingleses, tres de los cuales eran además diputados laboristas :

« Le escribo para acusarle recibo del telegrama que me envió relacionado con la visita a Madrid de la «Amalgamated Engineering Union». Deseo que quede muy claro que los delegados no han sido enviados en manera alguna por el Labour Party, y que la responsabiildad de todo ello corresponde por entero a la A.E.U.

Los diputados que acompañaban a la delegación han ido por su propia iniciativa.

«The Spanish Democrats Defense Committee» se ha declarado, a su vez, opuesto a que participen en esa clase de visitas a España los miembros del Labour Party.

Y la protesta que usted nos ha enviado, juntamente con la que han formulado los socialistas españoles de Londres, ha sido enviado al Grupo Parlamentario del Labour Party para su examen.

Mi simpatía está por entero con nuestros camaradas españoles, cuyos sentimientos usted traduce en su telegrama. Y deseo que sepan que la actitud del Labour Party, así como la del Comité Ejecutivo Nacional y la del »Spanish Democrats Committee» no ha cambiado lo más mínimo.

COLLABORATION

Comentario

"Asi queremos..."

SI no estoy mal informado, existe un aparato para medir la intensidad de los aplausos. Se denomina plausímetro, o algo por el estilo. Su función consiste en registrar los votos o tasar las opiniones en los actos públicos, especialmente si se trata de concursos de baile, cante, etc. Y su eficacia es tal, que los jurados, para otorgar los premios a los concursantes, no tienen más que guiarse por los índices que marca el plausímetro, para, sin la menor vacilación, pronunciar el fallo clasificador. Lo cual antes se hacía tan a la ligera, que la mayor parte de las veces provocaba tan airadas protestas, que más de un jurado hubo de salir descalabrado; incidentes estos que en la actualidad han desaparecido. Así pues, cualesquiera puede hoy formar parte de cualquier jurado de estos, aunque no entienda ni papa, seguro de que ese aparatito le hará salir airoso del cometido, a más de proporcionarle nombradía de experto en la materia, cosa muy importante en estos tiempos del «Cha, cha, cha» y «La Pachanga», el «Rock and roll», etc.

Mas con todo y ser el plausímetro el más fiel registrador de aplausos o tasador de opiniones, en los casos que, por su fidelidad registradora, no hay quien meta gato por liebre, yo no alcanzo a atisbar qué papelito haría el tal chisme — a no ser el de la Tomasa en los títeres — en los actos públicos organizados bajo las «sabias» directrices del Generalísimo y la «doctrina» del Movimiento, porque siendo don Paco hombre con un don de «pensamiento» y unas agallas caudillales que pasman, forzosamente, tamaños espectáculos son siempre del agrado del «público» asistente, que va va predispuesto a batir palmas hasta romperse las manos, no importa el palillo que toque Su Excelencia ni cómo. Luego el chismecito ese, en estos casos, registraría, siempre, igual volumen aplaudidor e idénticos juicios: «¡Franco, Franco, Franco!» «Esta maravillosa arquitectura nacional ha sido realizada gracias a las consignas del Caudillo», «La tranquilidad y la paz que hoy disfrutamos en España se las debemos a la sabia capitanía de Franco». Y así hasta perderse la cuenta. Lo cual prueba, sin género de duda, que en la España actual, de todos los zascandiles existentes, ninguno tiene ideas más que el Generalísimo. De ahí que, para los actos de don Paco, huelguen todos los plausímetros habidos y por haber, aunque, eso sí, no están demás los aplaudidores, que siguen el compás de cuanto dice el Jefe del Movimiento hasta caer en éxtasis, si antes no han caído en el Limbo.

Porque, es lo que yo digo, ¿qué chisme ni qué narices le hizo falta al «primer trabajador de España» para registrar la intensidad aplaudidora que le prodigaron los asambleístas del II Congreso Nacional Sindical, recientemente celebrado, y de esos cincuenta observadores extranjeros asistentes al mismo, ansiosos de palpar, vivitas y coleando, las realidades del Sindicalismo vertical, por el «maravilloso» discurso que enjaretó en el acto de clausura de tan «magno» congregazo? Pues, ninguno. Y es que, amigo lector, cuando de antemano se tiene el éxito *mascao*, como en este caso, en que el P. Villalobos, de la Asesoría Eclesiástica de Sindicatos, envió un telegrama a Su Santidad el Papa Juan XXIII, solicitando «del Sumo Pontífice la bendición apostólica para los trabajos del II Pleno del Congreso Sindical», sobran tales chirimbolos.

En cuyo discurso Su Excelencia, con esa «desenvoltura» tan suya — después de la oracioncita del ministro Secretario general del Movimiento, señor Solis, la cual remató así: «Bajo vuestra capitanía España se colocará... a la altura de cualquier país del mundo. Saben también que Vuestra Excelencia quiere una España grande (como un huevo de perdiz), y por esa España luchan; saben que la unión constituye nuestra fuerza y nuestro triunfo (¡vaya jaboncillo, Pepillo!). Como ellos nos dijeron en el último Pleno,, solamente quiero deciros una vez más: «¡Franco, nuestro Jefe y Caudillo, seguimos a vuestras órdenes!» — indicó que «no tiene que preocuparnos el que nos desfacemos... con el sentir de otros países de Europa, apegados a sus viejos sistemas, porque estamos haciendo una revolución... en España y, sin duda, una revolución en Europa... y, por lo tanto, la nuestra tiene... que tardar en entenderse», porque «hay que conocer la historia... y cuales las reacciones que levantaron al pueblo (sic) y le empujaron a construir un nuevo Estado. Esta es la realidad. Desde afuera se olvidan, desconocen nuestro pasado».

En verdad, don Paco, que da asquito ver cómo desde afuera se olvida ese «nuestro pasado».

«Esta en la razón — siguió diciendo el Caudillo — de que nuestro Movimiento se haya enfrentado con este problema básico, y con... una sinceridad profunda, hemos hecho... que el Sindicato fuera una de las ruedas principales del Estado (lo justo sería haber dicho: un molino, del cual todos sacan harina, menos los molineros). Porque el Sindicato (argolla) por nosotros concebido es una realidad económico-social (sic) de la Nación».

Por eso «habréis visto por el camino ya andado... que el Estado es un Estado lleno de (algo que huele, y no a ámbar) doctrina que no se encuentra más que en los comienzos de su gestión (¡pues nadie lo diría, don Paco!), pero que... han podido realizarse muchas cosas». Precisamente «por esta política nuestra, distinta... a las otras, se nos pretende tachar de dictadores, como si España pudiera vivir veinticinco años en plena dictadura y como si los españoles no fueran bravos para no aguantar dictaduras y arbitrariedades (¡Por favor, don Paco, un poco de formalidad, que ya es usted grandecito, leñe!). ...«Yo proclamo aquí que nosotros amamos la libertad más que... ningún otro pueblo. Pero queremos una libertad... por donde discurra nuestra política, no queremos la ficción de unos partidos engañando y explotando al pueblo (pues para ello estamos nosotros aquí)... Así queremos y así (sic) servimos a España».

Dando fin a su discurso con estas «solemnes» palabras «Yo os agradezco todo vuestro buen sentido de comprensión en esta tarea que hemos emprendido, en la que nos hemos desfasado con los otros pueblos, porque vamos mucho más adelantados, en la seguridad de que ellos vendrán mañana por nuestro camino».

Un opulento señor, extremadamente pedante, que por mera vanidad había invitado a cenar a Descartes, ya de sobremesa, dijo a éste:

—Nada, nada Estoy convencido de que la necedad y la filosofía son una misma cosa. Y si no, ¿dígame qué diferencia hay entre un filósofo y un necio?

—El ancho de una mesa — respondió Descartes.

Salvador INIESTA

OTRO ASPECTO FUNDAMENTAL

En reciente artículo titulado «Del tópico a la realidad», el compañero F. J. Lalueza trata del problema del campesinado, que es, sin la menor duda, uno de los aspectos más importantes del presente y del mañana español. Lo aborda en condiciones con las que me siento totalmente identificado y bueno será que nuestra organización tenga en cuenta su alcance, sus características especiales y todo cuanto se deriva de problema de tal magnitud, pues es a todas luces evidente que para encauzar el porvenir de España por sendas de progreso y de mayor bienestar, será preciso resolver, en las mejores condiciones, los graves problemas que plantea la situación en que vive más de la mitad de la población de nuestro país, dependiente de la agricultura y establecida en regiones áridas poco productivas, donde, las más de las veces, sólo consigue vegetar, sin gozar de ninguna de las ventajas de que son acreedores los obreros de la ciudad y aquellos que, siéndolo del campo, residen en una de las pocas zonas agrícolas que en España merecen el calificativo de privilegiadas.

De las posibilidades de vida que se ofrecen al campesinado, de su poder adquisitivo y del progreso que se manifieste en la explotación de la que mañana puede ser riqueza agrícola del país, dependerá, en grado sumo, el porvenir industrial y económico, pues si nuestra producción no puede competir con la del exterior —cosa archisabida— será el mercado interior el que habrá de permitir, en principio, la expansión que poco a poco vaya

por A. TARRAGO

situando a España en condiciones que guarden relación con el grado de desarrollo económico-social alcanzado por los otrps países del occidente europeo, salvo, naturalmente, Portugal.

Pero no quiero referirme más extensamente a este aspecto fundamental, porque el compañero Lalueza, entre otros, seguirá sin duda tratándolo con más acierto y mayores conocimientos. Mi deseo, es el de hacer algunas consideraciones sobre otro problema no menos importante para España y para nuestra Organización, ya que, si es indiscutible que el porvenir del campesinado será una pieza maestra, no lo es menos que el nivel educativo de las masas, su comprensión de los problemas y el espíritu de lucha que manifiesten como consecuencia de los conocimientos y de las verdades que haya sido posible inculcarles, serán un aporte precioso y también indispensable para el renacer de nuestro pueblo.

La educación de las masas es un problema extraordinariamente complejo, que va desde la instrucción primaria hasta la enseñanza que se imparte en las escuelas secundarias y en las Universidades, sin olvidar los curso de formación técnica y profesional — preparación de obreros y técnicos altamente calificados —, sin los cuales no sería posible el progreso industrial y agrícola que cada día se manifiesta con mayor auge en el mundo moderno. La escuela, por consiguiente, es la que da al niño, al adolescente y a los que después serán joven generación, los conocimientos básicos que les han de permitir afrontar los problemas de la vida con un máximo de posibilidades.

Lo que se aprende en las escuelas no es, sin embargo, suficiente, y en la educación del ciudadano (desde el niño hasta el anciano), entran en juego toda una serie de aspectos que no es posible desconocer. La radio, la televisión, la prensa, las bibliotecas y los museos, y el teatro y el cine, tienen una importancia cada día mayor en la formación de las masas, influyendo poderosamente en la mentalidad y las reacciones del hombre, siempre de acuerdo con las opiniones que de este conjunto sea capaz de formarse. Además, y ello es de capital importancia, no hay que olvidar la educación político-social, que viene a completar un conjunto de conocimientos y dar al hombre su verdadera personalidad, que por regla general le marcará a lo largo de toda su vida.

En la España que deseamos para el mañana, hay que hacer lo imposible para conseguir que la enseñanza escolar se imparta en condiciones que ofrezcan al niño, al adolescente y al joven, el máximo de conocimiento, sin que nociones absurdas influyan negativamente y desde un principio en lo que habrá de ser su personalidad. La escuela ha de tener como único objetivo el elevar el nivel de instrucción de las nuevas generaciones, el de prepararlas con un bagage suficiente para que pueden integrarse a la colectividad en condiciones que les permitan adaptarse al ritmo de vida y de trabajo y que hagan de ellas, en estos órdenes específicos, un valor positivo en las actividades que el hombre debe desarrollar constantemente, para que se manifieste un progreso racional y humano en la explotación y la distribución de las riquezas del país.

Es evidente que no podremos hacer de la escuela, dependiente del Estado o de instituciones privadas, el templo de perfección a que nosotros aspiramos. Pero la C.N.T. tendrá la obligación de luchar por todos los medios que estén a su alcance, para que el sistema de enseñanza que mañana se aplique en nuestro país responda lo más aproximadamente posible a su verdadera función docente, sin interferencias extrañas, que siempre van en detrimento de los fines, bien determinados, que la escuela tiene la obligación de cubrir. Deberemos esforzarnos para que cada niño goce, en este aspecto, de las mismas posibilidades; será preciso que nosotros mismos nos creemos, si es posible, el complemento indispensable a la labor que el Estado

(Suite en page 6.)

FEUILLETON « ESPOIR » **Número 17 y último.**

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad.: J. RUIPEREZ **Ediciones C.N.T.**

Por Luisa MICHEL

» El otro programa es ese por el cual habéis hecho ya tres revoluciones, ese por el cual combatis hoy, es el de la « Commune », y es el vuestro.

» Ese programa, es la reivindicación de los derechos del hombre, es el pueblo dueño de sus destinos; es la justicia y el derecho de vivir trabajando; es el cetro de los tiranos roto bajo el martillo del obrero; es la herramienta legal del capital, es la inteligencia castigando la farsa y la necesidad, es la igualdad con arreglo al nacimiento y la muerte.

» Y, digámoslo, ciudadanos; todo hombre que actualmente no tiene hecha su opinión no es hombre; todo indiferente que no tome parte en la lucha no podrá gozar en paz de los beneficios sociales que preparamos sin ruborizarse ante sus hijos. . . . .

» No se trata de un 1830 ni de un 48; es éste el levantamiento de un gran pueblo que quiere vivir libre ó morir.

» Y es necesario vencer porque la derrota haría de vuestras viudas víctimas perseguidas, maltratadas y entregadas al furor; vuestros huérfanos estarían á su merced y serían perseguidos como pequeños criminales; porque los presidios serían atestados y los trabajadores pasarían en ellos sus días sujetos á la misma cadena que los ladrones, los falsarios y los asesinos, porque mañana los fusilamientos de junio se repetirían más numerosos y más sangrientos.

» Vencer, es no sólo salvaros, sino tambien salvar á vuestras mujeres, a vuestros hijos, y es salvar la República y salvar a todos los pueblos.

» Y no cabe el equívoco; el que se abstenga de luchar ni siquiera puede llamarse republicano.

. . . . . .

» Los reaccionarios de Versalles, ciudadanos, dicen que os encontráis desanimados y fatigados; y mienten, ya lo saben. ¿Había de ocurrir eso cuando todo el mundo acude a vosotros; cuando de todos los extremos de Paris las gentes van a guarecerse bajo vuestra bandera; cuando los soldados de la línea, vuestros hermanos, vuestros amigos, se vuelven y disparan sobre los gendarmes que les empujan a asesinaros; cuando la deserción se introduce en las filas de vuestros enemigos; cuando el desorden y la insurrección reinan entre ellos y el miedo les llena de terror? ¿Podéis ahora estar desanimados y desesperar de la victoria?

» Cuando la Francia entera se alza y os tiende la mano, cuando tan heroicamente se ha sufrido por espacio de ocho meses, ¿os fatigaríais porque aun tenéis que sufrir algunos días, sobre todo cuando la libertad está al final de la lucha?

» No; es necesario vencer, y vencer pronto, y con la paz el labrador volverá a su arado, el artista a sus pinceles, el obrero a su taller, la tierra volverá a ser fecunda y el trabajo se reanudará. Con la paz colgaremos nuestros fusiles y volveremos a coger nuestras herramientas, y, felices por haber cumplido nuestro deber, podremos decir algún día :

» Soy un soldado ciudadano de la gran revolución. »

Los miembros de la « Commune » :
DEREWE, J. B. CLEMENT, VERMOREL, P. GROUSSET, CLUSERET, ARNOLD, T. FERRE.

La predicción se ha realizado; hubo algo más que en julio y septiembre; la culpa la tuvieron las fatalidades rendidas de la traición burguesa y del conocimiento demasiado imperfecto por los jefes del ejército de la « Commune », del carácter de los combatientes y circunstancias de la lucha.

En la alternativa, todo podía servir, un ejército disciplinado, tal como le queria Rossel, como el ejército de rebelión tal como lo quería Delescluze; los fanáticos de la libertad hubieran juzgado bello para vencer el atenerse a la disciplina de hierro; eran necesarios los dos ejércitos, el uno de bronce y el otro de fuego.

Rossel no sabía lo que es un ejército de rebeldes; tenía la ciencia de los ejércitos regulares.

Los delegados civiles de la guerra no conocieron más que la grandeza general de la lucha, ir adelante ofreciendo el pecho: bello es alzar la cabeza bajo la metralla, pero contra enemigos como los de Versalles hacía falta algo más.

En una orden al ejército, Rossel se expresaba así :

« Está prohibido interrumpir el fuego durante un combate, aun cuando el enemigo cese de disparar ó arbole la bandera parlamentaria.

» Está prohibido bajo pena de muerte continuar el fuego

INTERNATIONALE

SOBRE ASOCIACION (1)

El anarquismo considera que una de las necesidades fundamentales de la naturaleza es la ayuda mutua. Y sin la asociación, aunque sea momentánea, no hay ayuda mutua.

Las escuelas llamadas individualistas, enemigas de las asociaciones, sólo pueden ser anarquistas fraccionariamente, en aquellos aspectos en que son enemigas del Estado y en aquellos otros en que dignifican y enaltecen la propia personalidad. Pero el anarquismo, considerado como un ideal integralmente humano, con conceptos sobre todos y cada uno de los aspectos del vivir, ha de propiciar la asociación como una de las necesidades intrínsecas de nuestra especie, dado que está comprobado de manera harto satisfactoria que el ser humano es sociable por naturaleza. Y las formas de asociación que propicia el anarquismo no tienen parentesco alguno con el autoritarismo, sino que son una alta manifestación de la ayuda mutua, libremente aceptada.

«La asociación es un principio universal de la Naturaleza», afirma la Ciencia; y también es uno de los mejores medios para alcanzar el bien humano, según los buenos filósofos». (Jean Jaurès).

Como humano, el hombre es sociable; mas, como individuo en el seno de la sociedad, tiende hacia la asociación particular para la consecución de objetivos más o menos lejanos.

Sin el anhelo que es el acicate que impulsa la vida humana hacia la consecución de algún determinado objetivo, el humano perecería de inanición. Mas esos objetivos encarnados en esos anhelos que acicatean constantemente la vida humana, rarísima vez pueden conseguirse sin el concurso de otros humanos. Y cuando el humano no puede conseguir por sí solo esos objetivos, hacia los que le impulsan constantemente sus anhelos, se asocia con otros seres de su propia especie (y muchas veces hasta de especies distintas). lo que facilita un mejor empleo de sus esfuerzos. Y nacen las asociaciones.

Por eso el anarquismo tiene como fundamental empeño el conocimiento de la naturaleza misma, y el conocimiento del hombre, con toda la gama de las relaciones de éste con aquéllas y con sus propios semejantes. Y el antiestatismo anárquico no es un fin o postulado único, sino la consecuencia de las deducciones que se derivan del más profundo estudio de la naturaleza humana... Pero el anarquismo abarca todos los aspectos de la vida humana y sobre ellos tiene un concepto que es peculiar al anarquismo. Así hay un concepto anárquico sobre la religión, sobre la moral, sobre el amor, sobre la educación, sobre la familia, sobre la economía, sobre la justicia, sobre el derecho, sobre el deber y sobre todos, en fin, y cada uno de los aspectos del vivir humano.

No pueden considerarse anarquistas las escuelas del pensamiento que sólo coinciden con el anarquismo en algún aspecto de sus concepciones, mientras están en contradicción flagrante con otros aspectos del pensamiento anárquico. Hay algunas escuelas del socialismo que coinciden plenamente con el anarquismo en cuanto concierne a considerar la riqueza como un patrimonio común, pero que difieren completamente de él, en cuanto a las formas de administrar y producir esa riqueza. Hay algunas escuelas humanistas francamente enemigas de la guerra y pacifistas militantes, que en eso coinciden plenamente con el anarquismo, pero casi todas ellas están impregnadas de esencias religiosas que el anarquismo niega. En la misma proporción hay algunas escuelas individualistas que coinciden con el anarquismo en el máximo respeto a la personalidad y la dignidad humanas y el antiestatismo que se deriva lógicamente de ese respeto, pero que se distancian del anarquismo en la misma medida en que son enemigas del asociacionismo, pues si las asociaciones tienen como origen necesidades normales de la naturaleza humana, el anarquismo no puede ser *antiasociacionista*.

Ha de haber forzosamente una fórmula compatibilizadora entre libertad y asociación. Algunos teóricos de esas escuelas *antiorganizacionistas* han arremetido contra algunos maestros del anarquismo — contra Kropotkin y Malatesta, sobre todo — porque éstos han propiciado la organización revolucionaria encaminada a la destrucción de la sociedad actual y la organización postrevolucionaria para regularizar la producción y el consumo y todas las actividades sociales en la sociedad futura, sin apercibir que lo que estos maestros propiciaron y con ellos el anarquismo moderno, es precisamente esa fórmula compatibilizadora entre libertad y asociación, donde el individuo, asociado libremente, conserva su personalidad a la vez que presta su concurso al esfuerzo común, del cual, a su vez, se beneficia con los mismos derechos y deberes que sus coasociados.

Por eso el anarquismo propicia una organización social donde los humanos puedan asociarse libremente con sus semejantes con arreglo a las necesidades, sus anhelos y sus inquietudes. Y cree que las asociaciones locales, gremiales, científicas, artísticas, recreativas, etcétera, pueden proporcionar al individuo y a la sociedad las mejores formas de superación y de bienestar. Y esas asociaciones el anarquismo las concibe esencialmente libres, sin controles superiores del Estado — que el anarquismo lo considera innecesario y nocivo — y sin más limitaciones que las que la libertad general demanda.

B. CANO RUIZ

(1) Resumido de un trabajo correspondiente a la serie «Los Fundamentos del Anarquismo», y que se publica en el número 225 del Extraordinario de «Tierra y Libertad», de México, por Cosme Paules.

FLUORESCENCIAS

Se sabe lo que representa, para la buena expresión, escribir todos los días. Cuando se deja de hacerlo durante algún tiempo, puede ser que el espíritu se descanse un poco, pero, como quiera que sea, cuesta volver a tomar el hilo de los sentimientos para manifestarlos, como uno lo desea, sobre la blanca cuartilla.

◆

Para los que acostumbran escribir todos los días resulta cosa increíble constatar que se ha guardado silencio, durante un tiempo, como si nada interesase, no siendo esa la realidad, sino todo lo contrario: que de tanto como les interesa la vida, el hombre, la naturaleza y especialmente los buenos amigos y compañeros, llega un momento que hace creer que nuestro organismo se rebela y exige un periodo de descanso total.

◆

Hace bastante daño el extravío de correspondencias escritas con amor, aún teniendo presente que las cosas no son como queremos y que todos los servicios, en la presente sociedad, son controlados por la burocracia autoritaria y que por ello están a expensas de los grises humores de esa burocracia.

◆

Hay que saber sufrir y hacer frente a los acontecimientos de todo tipo, sin titubeo, logrando hacer renacer, además, en todos los casos, el eterno entusiasmo que el idealista necesita, si quiere sostenerse dentro de los límites exactos de la consecuencia constructiva. No hacerlo así, conduce rápidamente al abismo de la entrega cobarde, la dejación, el olvido, la renuncia. Y esto es lo último que se le puede desear a quien bien se estima.

◆

Se comprenderá lo alerta que se ha de permanecer en todo momento, contra los vientos contrarios que pretenden a toda costa hacer naufragar nuestra barca...

◆

Muchas veces se hace necesario echar mano de la paciencia que dicen tenían los « santos », cuando los santos existieron. ¿O es que existen santos todavía? Puede ser; pero estamos ciertos de que, si los hay, no pertenecen a ninguna secta, ni están adheridos a ninguna corriente autoritaria. Si los santos existieron durante el transcurso de los siglos, jamás pudieron ellos adherirse al autoritarismo en ninguna de sus formas, pues al hacerlo, se hubieran negado a sí mismos.

◆

Nada bueno se puede desarrollar en contacto con los engranajes de la máquina coercitiva y sólo la libertad es moral, revolucionaria, justa y verdadera.

COSMOS

NUESTROS LECTORES OPINAN

En medio de los trabajos y los sinsabores que nos producen las tareas diarias y los peligros que actualmente encierran, en momentos particularmente difíciles, es una satisfacción para la Redacción de «ESPOIR» saber que nuestro semanario satisface a buen número de sus lectores.

A título informativo reproducimos a continuación párrafos de algunas cartas recibidas:

Nos dice C. de la Montaña, de Los Angeles (California):

«No quiero pasar esta oportunidad sin felicitaros por vuestra presentación de «ESPOIR». Agrada a la vista su formato.»

Nos escribe el compañero A. del Olmo, tesorero de la Federación Local de Calgary (Canadá):

«La presentación que le habéis dado actualmente al portavoz es estupenda y más siendo redactado en español y en francés. Felicitaciones de mi parte. Espero que no os encontréis con ningún otro impedimento y que todo os vaya bien.»

Extractamos de una carta de Antonia Fontanillas Borrás:

«A no ser por el aspecto moral del hecho de quitarnos el derecho de expresarnos con voz propia, no lamento el trueque de «CNT» en «ESPOIR». Está muy bien, me agrada y tiene posibilidades de difusión entre el elemento francés, cosa que también interesa.»

Reproducimos a continuación la carta que acabamos de recibir del compañero J. García Durán, de Detroit (U.S.A.) :

«Detroit, 27-3-1962.

«ESPOIR». Toulouse.

Estimados compañeros:

Acabo de leer el artículo editorial del número 12 (25-3-62).

Es muy bueno, magnífico, Zozaya no lo hubiera mejorado.

En general, y cuando se está en los puestos de responsabilidad, no se reciben más que quejas, y no en el mejor de los lenguajes.

Porque os lo merecéis, quiero felicitaros por este trabajo, que merece el mejor de los elogios.

Creo que el periódico ha mejorado, desde que se publica en francés.

No sé si pensáis utilizar este artículo en alguna otra forma, que apareciendo en el periódico.

Yo, porque lo considero de lo más oportuno y emotivo, creo que debiérais publicarlo como manifiesto, en nombre de la C.N.T., y hacerlo llegar a todas partes; sobre todo, a los dirigentes políticos y sindicales. Esto nos daría un inmenso prestigio, ya que, dirigido al corazón, toca en lo más sensible de ese pueblo, con la emoción al rojo.

Yo he hecho la traducción y mandé una copia a «España Libre» de Nueva York, y otra, a «Tierra Vasca», de Buenos Aires. Espero que lo publicarán.

Os anima y saluda cordialmente,

J. GARCIA DURAN.»

---

después que la orden de cesarle ha sido dada, ó continuar avanzado cuando se ha mandado parar. Los fugitivos y los que queden atrás aisladamente serán acuchillados por la caballería; si son muchos serán cañoneados; los jefes militares pueden durante el combate hacer avanzar ú obligar a obedecer a los oficiales y soldados que estén bajo sus órdenes. »

Si esta orden hubiera sido dada de manera que se hubiese podido comprender que se trataba de asegurar la victoria, aquellos a quienes ofendia la hubiesen aceptado. Cierto que los rebeldes no son fugitivos; pero, siendo superior en número el ejército de Versalles, era menester táctica y ardor. La « Commune » jamás tuvo caballería; solamente algunos oficiales iban montados. Los caballos servían para los furgones de artillería y otros usos por el estilo; además, la ventaja está de parte del que ataca.

Rossel, acostumbrado a la disciplina de los ejércitos regulares y que vió conmutada por la « Commune » una decisión suya, se retiró sin que ni él ni los otros se hubiesen comprendido, reclamando en el ardor de su cólera una celda en la prisión de Mazas.

Con el concurso de su amigo Carlos Gerardin, se retiró de tanta mejor gana cuanto que la « Commune » se alegraba de ello.

Fué una pérdida real. Versalles lo demuestra asesinándole.

Se iba de prisa, y todo estaba aún por venir.

La casa de Thiers, demolida, había llenado la plaza de San Jorge con el polvo de sus nidos de ratones; debía convertirse para él en un palacio.

Pero ¿ qué importan las cuestiones individuales ? Estamos más cerca que entonces del mundo nuevo; a través de las transformaciones por que ha pasado, moriría si tardaba en nacer.

En las casas de placer, en los lugares más infectos, bajo todos los disfraces, se ocultaban los emisarios del orden.

Exigiendo papeles de identificación, se creyó evitar que entrasen; pero individuo a individuo, como gota a gota, infiltrábanse en Paris.

El 11 de mayo, Thiers había pedido a la asamblea alemanizada y feroz ocho días más para que todo estuviera consumado.

Alguna conspiración se había descubierto; otras continuaban ocultas.

Versalles renunciaba a comprar los hombres que no querían venderse, trataba de mezclar a los suyos donde podían coger una consigna, abrir una puerta.

Habían estado mal inspirados tratando de comprar con la oferta de millón y medio a Dombwroski, el cual advirtió de ello al comité de salvación pública.

Sin embargo Versalles ganaba terreno; luego parecía perderlo; el ratón victorioso mordia al gato, que retrocedia.

El 21 de mayo por la noche se debia dar un concierto en beneficio de las víctimas de la guerra social, viudas, huérfanas y federados heridos combatiendo.

El número y el talento de los ejecutantes hacía de estos conciertos verdadores triunfos. Agar recitaba en ellos versos de **Los Castigos**; cantaba **La Marsellesa**, con voz tan poderosa que **aullaba**, decían los versalleses.

El domingo, 21 de mayo, doscientos ejecutantes formaban una masa enorme de armonía. Desde muy pronto el auditorio desbordado, ávido de oir; sin embargo los corazones se oprimían; era que la traición se sentía crecer.

Un poco antes de las cinco, un oficial de estado mayor de la « Commune » avanzó en el estrado y dijo :

« Ciudadanos, el señor Thiers había prometido entrar ayer en Paris; y el señor Thiers no ha entrado, no entrará. Os invito para el domingo próximo, día 28, a un nuevo concierto en provecho de las viudas y los huérfanos de la guerra. »

Se aplaudió furiosamente.

Mientras tanto, una parte de las avanzadas de Versalles entraba por la puerta de San Claudio.

Un antiguo oficial de infantería llamado Ducatel, traidor, aun sin empleo, vagaba, buscando, para entregárselos a los de Versalles, los lados débiles de la defensa de Paris. Observó que la puerta de San Claudio estaba indefensa y, con un pañuelo blanco, hizo señas a un puesto del ejército del orden.

Presentóse en el mismo instante un oficial de marina; las baterías versallesas cesaron de disparar, y por pequeños pelotones los soldados penetraron en París.

La cesación del fuego no fué notada en seguida; tan acostumbrado estaba a ello el oído que muchas semanas después de la derrota se creía oir aún. Pero la suspensión del fuego llegó o notarse. Algunos dedujeron de ello un síntoma favorable; otros la encontraron extraña.

Reunidos en el Mont-Valérien el señor Thiers, Mac-Mahón y el almirante Pothuan, telegrafiaban a todas partes :

« 27 de mayo a las 7 de la noche.

» La puerta de San Claudio acaba de caer bajo el fuego de nuestros cañones; el general Douey se ha precipitado por ella; entra en este momento en París seguido de sus tropas. Los cuerpos de los generales Ladmirault y Cliuchamp se disponen a seguirles.

» A. THIERS. »

Veinticinco mil hombres de Versalles, por traición y sin combate, durmieron aquella noche en París.

FIN

DE TOUT ET POUR TOUS

Los que mueren

FULGENCIO MARTINEZ

El día 10 de marzo dejó de existir, en esta localidad, el que en vida se llamó Fulgencio Martínez. Buen compañero, veterano de la organización confederal, inteligente y con una cultura superior; colaboró asiduamente en nuestra prensa sindicalista y libertaria, en particular «CNT» de Toulouse y «Soli» de París. Nuestro querido y malogrado compañero nos ha dejado para siempre, a la edad de 77 años. La prueba de lo mucho que era querido y estimado, en esta localidad, donde residía, fué la nutrida asistencia de personas afines y de diferentes tendencias ideológicas, tanto españolas como francesas, que acompañaron a su última morada al desaparecido, que tanto todos hemos llorado.

La F.L. de Port-de-Bouc en esta triste circunstancia, se asocia al inmenso dolor que aflige en estos momentos a todos sus familiares, amigos y compañeros y con éllos desea que la tierra le sea leve a nuestro desaparecido amigo.

Por la F.L. de Port-de-Bout:
El Secretario.

★

Hasta aquí, la nota necrológica enviada por la F. L. de Port-de-Bouc, donde residía el compañero que, durante tantos años, ha colaborado en la Prensa nuestra con el nombre de Fulgencio Martínez,

Ahora, que ninguna razón de prudencia nos obliga a silenciarlo, queremos rendir al compañero desaparecido el homenaje del recuerdo que se merece por su larga vida de lucha y de militancia

Y no podemos por más que lamentar amargamente que el abuso de los derechos familiares, haya consumado con el cuerpo de Fulgencio Martínez el mismo atropello moral que han debido sufrir los despojos mortales de otros militantes — caso concreto, el del desgraciado compañero Félix Solans en Toulouse, muerto a consecuencia de un accidente del trabajo —. Es decir, que hombres que pasaron su vida combatiendo a la religión, han sido llevados a la Iglesia, cuando ya no tenían vida para oponerse a ello.

Con Fulgencio Martínez muere, además de ese seudónimo, un nombre que encontramos en el diario «Solidaridad Obrera» de Barcelona a partir de 1915-16: Fortunato Barthe, colaborador de la Prensa libertaria de habla española durante 50 años.

Barthe era de origen francés; fué a España, refugiándose en nuestro país huyendo de la guerra 1914-1918. En su situación irregular está el secreto del retraimiento en que vivía cuando la pérdida de la revolución y de la guerra en España, le volvió a este país.

Hoy ya ha muerto y la justicia de los hombres no puede alcanzarle de lejos ni de cerca.

Compañero Fortunato Barthe, compañero Fulgencio Martínez, viejo militante que fuiste tenaz y ejemplar en tu combate y en tu trabajo por la defensa y propagación de las ideas a las que aún servías, a los 77 años en que moriste: la ceremonia a que sometieron, con abuso y escarnio, tus restos, no te alcanza. De tí queda, para cuantos te conocimos y te estimamos, el recuerdo de lo que fueron tu obra y tu vida.

«ESPOIR», como ayer «CNT» y «Solidaridad Obrera», pierden un colaborador estimado. Las ideas anarquistas un hombre que las abrazó desde muy joven y que las expuso y defendió hasta el último día de su existencia.

**LA REDACCION
DE «ESPOIR»**

NECROLOGICA

MIGUEL VALLEJO

Si me decido a escribir estas líneas, es en vista de que nadie ha dedicado todavía un recuerdo escrito al compañero Vallejo.

El día 4 de marzo dejó de existir el que en vida fué un militante de la C.N.T.

La Regional de Aragón acaba de perder un valor que en los momentos actuales no es fácil reemplazarlo.

Miguel Vallejo ha muerto. Lo que vamos a decir de él no corresponde al período anterior a la guerra, ni aún al tiempo que ésta tuvo sus frentes, bajo el fuego de la artillería. Hacemos esta aclaración, porque, para Vallejo, como para otros muchos hombres de la Confederación Nacional del Trabajo, la guerra no ha terminado. Solamente ha cambiado el frente y la maquinaria destructiva a emplear. El objetivo está en pie, lo representa el franquismo y los organismos que lo sostienen.

Mientras no desaparezca de España todo lo que impera hoy, habrá militantes confederales que se consideren en el frente que se abrió en el 36.

Dicho lo que antecede, me limito a mencionar hechos, sin tener en cuenta las fechas en que se produjeron. Situémonos en Alicante, después en el Campo de los Almendros, donde se hizo el reparto de las personas allí concentradas. La Plaza de toros para unos. El Castillo, otros; Elche y el Campo de Albatera para los demás.

Vallejo fué destinado al último lugar nombrado. A las dos semanas de estancia en el campo, dan comienzo sus trabajos de conspiración. Por conducto de una compañera consigue enlazar con el primer Comité Nacional de la C.N.T., personificado en el militante confederal Pallarés (éste pagó con su vida los servicios prestados a la Organización en aquellos brutales momentos de represión). La compañera de que hemos hecho mención fué condenada a varios años de prisión por aquel proceso.

No fué mucho lo que se consiguió, pero lo cierto es que, con documentación falsa, lograron salir de Albatera cierta cantidad de compañeros; éstos deben su libertad a Vallejo, y tres compañeros más, que, por estar en el interior, no se mencionan sus nombres.

Un buen día, después de ser abofeteado por un alférez del R. San Quintín, fué encerrado en uno de los barracones que hacía las veces de calabozo. Cuando se disolvió el campo de Albatera, como la mayor parte de los allí concentrados fué al Sanatorio de Porta Celi, habilitado para prisión en aquellos tiempos.

También en su nuevo hogar fué aislado de la población reclusa.

Trasladado a Zaragoza, donde fué juzgado y condenado.

También, en esta nueva residencia estuvo incomunicado por su actuación en el interior de la prisión. Cuando salió en libertad con destierro, marchó a Valencia, poniéndose en contacto con el movimiento actuante. Asistió a un Pleno que se le conoce con el nombre del Pleno de Carabaña. Cuando detienen al Comité Nacional que actuaba por el año 47 y 48, se tiene que hacer cargo del Organismo Nacional. Por los contratiempos que producen los trabajos de la clandestinidad, tiene que abandonar la capital del Turia.

Se traslada a Cataluña, donde logra reorganizar de nuevo el Comité Nacional, poniendo así en marcha el dispositivo de conspiración de que dispone en aquel momento la C.N.T.

Viene a Francia como delegación de España al VII Congreso de la A.I.T.; vuelve al Interior para dar cuenta de su gestión. Regresa de nuevo a Francia como Comité Nacional al Pleno Extraordinario que celebra la C.N.T. de la rue Jonquières en el año 1952. Esta vez queda en Toulouse para hacerse cargo del Secretarido del Sub-Comité Nacional.

Vallejo puso al servicio de la C.N.T. cuando estuvo al frente de sus cargos más representativos, todo lo que un militante honrado puede poner.

Es posible que durante su mandato haya cometido errores; lo que lo que no se puede negar honradamente hoblando, es que, si los tuvo, fué creyendo que así servía mejor a la C.N.T. Para terminar, hasta señalar que Vallejo, como una gran parte de militancia que ha dado vida continuada a la Confederación Nacional del Trabajo de España, pertenecía a esos que en sus casas les conocerían, según frase desgraciada pronunciada en el Exilio.

A los que con él en vida no se comportaron con la decencia que corresponde a un militante confederal, les rogamos hagan examen de conciencia, para ver si ellos han servido más lealmente a la C.N.T. de lo que la sirvió Vallejo.

SANCHEZ

Organizado por las Secciones de Lieja de la U.G.T. y del P.S.O.E. en el Exilio, se celebrarà en La Populaire de Lieja y a las 3 de la tarde del dia 15 de abril, un

GRAN ACTO DE AFIRMACION ANTIFRANQUISTA

en el que intervendràn

FERNAND DEMANY,
redactor político del periódico «Le Peuple» de Bruselas

ANTONIO QUINTIN, por el A. R.E.L.

FEDERICA MONTSENY, por la C.N.T.

ARSENIO JIMENO, por la U.G.T. y el P.S.O.E.

Después del acto, la velada se proseguirà con un programa artístico. Españoles de Lieja y alrededores: Acudid todos a oir la voz del antifranquismo.

OTRO ASPECTO FUNDAMENTAL

(Suite de la page 4.)

pueda desarrollar y no deberemos perder de vista que en aras de nuestros ideales y del mañana más justo que deseamos, será igualmente indispensable que nos impongamos la obligación de buscar la fórmula que nos permita procurar becas de estudio a nuestros jóvenes militantes, para que puedan sin ninguna limitación beneficiar del más alto nivel de instrucción. Hemos de sacrificarnos para que en nuestras filas militen obreros y técnicos altamente calificados y para que, procediendo de nuestras filas, la Universidad acoja en su seno a los jóvenes que mañana serán parte integrante de la élite intelectual de la nación. Si así lo hacemos, serviremos con inteligencia y positivismo la causa que defendemos.

La importancia de los otros aspectos educativos, no puede tampoco pasarnos desapercibida, aunque por desgracia no seamos nosotros quienes podamos influirlos suficientemente, para darles un carácter que tienda a la debida formación de las masas. Sabemos que los sistemas vigentes se sirven de todas estas posibilidades — radio, cine, televisión, prensa, etc. — en el marco exclusivo de sus propios intereses. De ahí que su carácter educativo no revista, ni en mucho, la importancia que podría adquirir, apareciendo frecuentemente como fórmula ideal para deformar la mentalidad de las gentes, para alejarlas de los verdaderos problemas y para impedir que estén en condiciones de cumplir con las que deberían ser sus obligaciones. En las revistas infantiles, en el cine, en la prensa y en todos los medios de información que controlan las clases dirigentes, el crimen, el adulterio, la inmoralidad, la vida fácil, los «cuentos de hadas» y los escándalos de toda índole, ocupan lugar preponderante y aparecen como reflejo de un sistema de vida bien establecido, lo que induce al niño, al joven y al adulto a tan constantes como lamentables errores de interpretación. Tan tristes constataciones deben decidirnos igualmente a prever, desde ahora, nuestra acción futura, con el firme propósito de que la comprensión entre los hombres, el buen concepto de la justicia y el bienestar colectivo puedan ser, cuanto antes mejor, la magnífica realidad que deseamos.

Será necesario ofrecer a los niños revistas instructivas y adecuadas a su edad; a los jóvenes, publicaciones que respondan a sus problemas y bibliotecas donde encuentren la lectura que les permita formarse una idea justa de la vida y de la sociedad; y a todos sin excepción, los medios que les permitan ampliar su caudal de conocimientos, sin tener que depender y recurrir, por obligación, a las fuentes «educativas» e «informativas» que los sistemas de gobierno en vigor ponen interesadamente a su disposición. Los sindicatos y los Ateneos Culturales tendrán ante sí, para cubrir estos objetivos, inmensa labor a desarrollar.

Para que la C.N.T. pueda contar mañana con estas masas obreras dispuestas a seguirla y a escucharla, es indispensable que desde ahora nos dirijamos a elals para que tengan noción de nuestra existencia. Insisto por ello, *una vez más*, en la NECESIDAD IMPERIOSA de que desde el exilio destinemos nuestras actividades a encaminar hacia España, en volumen cada día creciente, documentación y publicaciones que dejen buena constancia de lo que somos, de la acertada percepción que tenemos de los problemas y de los deseos que nos animan en orden a las aspiraciones de nuestro pueblo. Cubramos esta primera etapa sin perder un instante, hagámoslo con realismo y sin pretender que tenemos a mano lo que, por el momento, es de imposible realización y podremos decir, con orgullo, que hacemos algo de lo que es indispensable para que el futuro nos ofrezca magníficas perspectivas.

A. TARRAGO

GOTAS DE MIEL Y AJENJO

Cuando la enfermedad se introduce en los hogares, suena la hora de padecer codicias de médicos y farmacias, puesto que aún no existe el servicio social de la salud.

◆

En los casos de sombra es que evidencian su temple los que piensan, sienten y son de verdad anarquistas. Es cuando la voluntad, el control espiritual y mental, debe manifestarse.

◆

La esperanza es un incentivo de lucha y debe brillar en nuestro horizonte.

La vida va y viene, en su juego, de dolor y placer. Ni bien ni mal permanente. Comprensión y entereza, hacen falta y se tienen.

◆

No hagamos literatura con el dolor.

◆

Centrarse en lo familiar no corresponde, cuando el mundo está enfermo; debemos resistir el mal momento y luchar por su salud.

◆

Sabemos que un mundo nuevo requiere la realidad de un hombre nuevo. Una consciente sociología, ha de tener necesariamente une sicología apropiada, un pensar, una filosofía humana.

◆

No ser pesimistas nunca. La misma firmeza que tenemos para la adversidad personal y familiar, la tenemos para lo absurdo, lo negativo, la enfermedad del mundo.

Leemos: «Para vivir, hay que ser fuertes». Sí, amar la vida en plan de favorecer con nuestro pensar, sentir y activar en beneficio de todos.

◆

El monstruoso Estado, comunista y capitalista, sigue siendo el contrapeso. La codicia de los burgueses se ha contagiado a los obreros. Va desapareciendo la corrección en el modo de proceder y creciendo la absurda y negativa violencia. Ni la cultura mella el instintivismo. La política es una charca.

◆

En el verano uruguayo se nota el placer del contacto, sin clases, de todos, con la naturaleza. Hay armonía, tolerancia y convivencia en las playas, donde todo lo existente es de todos aire, mar y sol. Sin incidentes, sin choques, sin violencias, conviven miles de seres libremente en las playas todo el Este, desde Montevideo hasta la frontera del Brasil.

◆

Los agremiados en la Sociedad de Resistencia «Oficios Varios» de la F.O.R.U., seguimos reuniéndonos todos los martes, por la noche, en el local. Pocos son los que promueven temas de exilio, examen de problemas sociales y tareas de cultura. ¡Y hay tanto de qué tratar, discutir y estudiar! No existe algo tan elemental como lectura de la prensa de ideas. Deberíamos ocupar mejor el tiempo de nuestro acercamiento.

◆

En estos días — primeros de marzo — hemos rodeado muchos la cama del Hospital Italiano, donde yace operado Pascual Minotti. Esta demostración de solidaridad me agrada: espontánea y sincera.

J. TATO LORENZO

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

F. L. DE MARSELLA

La Federación Local de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo, día 15 de abril, a las nueve y media de la mañana y en la que se discutirá un importante orden del día. No dudamos de la puntual asistencia de todos los compañeros

F. L. DE OULLINS

GRAN CONFERENCIA Y FESTIVAL

Para el domingo 22 de abril, a las nueve y media de la mañana, en la sala de Fiestas de Oullins, el compañero Roque Santamaría, del S. I., disertará en torno a la situación político-social de España, y los problemas que la actualidad plantea a los exilados.

◆

Por la tarde, a las dos treinta, en el mismo local, el renombrado grupo artístico de S.I.A. de Grenoble «Aires de España», presentará un selecto programa de variedades, a cargo de aplaudidos artistas.

FEDERACION L. DE LYON

La F. L. de Lyon convoca a todos sus afiliados para la asamblea extraordinaria que tendrá lugar el sábado día 14 del presente mes a las tres de la tarde.

Vista la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la máxima asistencia.

FEDERACION LOCAL DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 15 de abril a las nueve y media de la mañana, en la plaza Cassagnes. Dada la importancia del temario a discutir, rogamos la asistencia de los compañeros.

F. L. DE LIMOGES

Se convoca a los compañeros a la asamblea que se celebrará el día 14 de abril, sábado, a las 9 de la noche, en el local de costumbre.

Se insiste una vez más, interesa la máxima asistencia de todos.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

El domingo 15 de abril, a las nueve y media de la mañana, en el local de costumbre, conferencia a cargo del compañero Santamaría, que disertará sobre el tema: **«Perspectivas confederales de cara a la liberación de España».**

Con la presente quedan invitados todos los compañeros de la F. L. de Montpellier y FF. LL. limítrofes. Por el interés del tema, rogamos la asistencia de todos.

sid

CONSEJO NACIONAL

El Consejo Nacional de S.I.A. comunica a sus afiliados y simpatizantes que, a partir del primero de abril de 1962, su domicilio social dejará de ser 21, rue Palaprat, Toulouse, como hasta la fecha.

Según se ha informado ya en circular orgánica, obligados a abandonar el antiguo domicilio, se ha conseguido encontrar otro local en condiciones.

Toda la correspondencia debe ser dirigida a: Conseil National de S.I.A., 85, rue de la Concorde, TOULOUSE (H.-G.-.

C.N.T.-F.I.J.L. FEDERACION LOCAL DE LYON

Comisión de Propaganda

El domingo, 22 de abril, en el local social : 286, cours Emile-Zola, el compañero Ruipérez dará una charla que tiene por tema: **« La Juventud de hoy ».**

Compañeras y compañeros: por lo inteersante del tema, os rogamos acudáis todos.

FESTIVAL EN BURDEOS

El grupo Cultura Popular, pondrá en escena, el domingo 15 de abril, a las tres y media de la tarde, en el salon Son-Tay, la obra cómica en tres actos, titulada: «El Juzgado se divierte».

Para invitaciones al compañero P. Alonso, 42, rue de Lalande.

C. R. DE ASTURIAS, LEON Y PALENCIA

Para los días 22 de abril a las 10 en punto de la mañana y siguientes, queda convocado el Pleno de nuestra Regional, que tendrá lugar en Paris, 79, rue St-Denis. Metro : Chatelet.

Nos parece necesario afirmar categóricamente, para evitar todo equivoco, que todas las resoluciones se ajustarán a lo establecido por el Congreso de Limoges, celebrado en agosto de 1961.

Orden del día

1) Informe del Secretariado.
2) Nombramiento de Comisión Revisora. Dentro de las facultades fijadas a las Regionales de origen, se estudiarán:
3) La Alianza Sindical y la unidad del antifascismo, tratando de colaborar a su realización efectiva.
4) Normas de propaganda.
5) Relación y solidaridad hacia nuestra Regional en el interior.
6) Forma de atraer a nuestro Comité a los militantes procedentes de nuestra Regional.
7) Residencia y nombramiento de Comité.
8) Asuntos generales.

Como este Pleno tendrá carácter de conferencia de militantes, quedan invitados todos los compañeros de nuestra región, sea cual fuere su residencia.

Una vez en París, los compañeros pueden dirigirse a la dirección más arriba indicada. En el primer piso vive la portera, que es española y puede dar las indicaciones precisas. Para escribir a:

Manuel Pérez Covián,
2, rue Batignoles, PARIS (17e).
El Secretario.

SUSCRIPCION PRO-PRENSA. (Marzo)

ENVIOS HECHOS

	N. F.
Cugnaux, por A. A.	4,50
Toulouse, por R. A.	10,00
Famiers, por C. R.	2,00
Grupo lectores de Nerondes, enviado de Flavigny por J. I.	50,00
Labruguière (T.) por A. J.	14,00
Blou (M.-et-M.), por P. C.	18,00
New-York, «Cultura Proletaria»	316,15
Montauban ,por J. V. ..	10,00
St-Juéry (T.), por T. V.	5,00
Jegun (Gers), por A. G.	3,00
América, env. por Freire	50,00

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : M. CELMA.

ADMINISTRATIVAS

Lectores que han pagado hasta el 31-12-62 :

J. V., Le Havre; V. J., Eages (P.-O., la nota anterior obedeció a un error); T. A., Gray (H.-Saone); A. R., Mazamet (Tarn).

G. C., Caen (Calvados). — De acuerdo.

A. J., Castres (Tarn). — Recibido giro. Qeuda pagado hasta el número 3 de «Espoir».

R. G., Champigny-sur-M. (Seine). — Con los 30 NF pagas hasta el 30-6-62.

T. M., Izeaux (Isère). — Con tu último giro del 12-2-62, pagaste «Espoir» y «Cénit» hasta el 30-6-62. Con 16,40 NF más tendrías pagado todo el año.

M. R. Sète (Hérault). —El ej. de Santamaría nos lo devuelven con la mención « n'habite pas à l'adresse indiquée ». Vuelve a enviarnos dirección.

M. F. Houilles (S.-et-O.). — Recibido giro del 4, tienes pagado hasta el 30-6-63.

R. A., Mazamet (Tarn). — Tienes pagado hasta 31-12-62.

J. T., Reys de Saulce (Drome). — Has pagado hasta el 31-12-62.

R. R., Pierrefitte-Nestalas (H.-P.). — Has pagado el año 1962 pero debes 1.630 fr. de 1961.

R. G., Champigny-sur-Marne). — Tienes pagado hasta el 30-6-62. Con 10,40 NF más tendrías pagado todo el año 1962.

T. A., Gray. — Con tu último giro has pagado tres suscripciones hasta el 30--6-62.

F. C. R., Narbonne. — Recibido tu giro, conformes.

NOTA IMPORTANTE

Recordamos a los compañeros afiliados a nuestra Organización, que los Servicios de Librería que corresponden a la Confederación Nacional del Trabajo en Exilio en Francia, son, con carácter nacional, el Servicio de Librería de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), y, con carácter regional — Zonas Norte y Normandía — el Servicio de Librería del «Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marte, Paris (Xe).

GRAN FESTIVAL DE VARIETES HISPANO-FRANCES

PALAIS DES SPORTS — PLACE DUPUY

El día 15 de abril, a las 15 horas en punto. Organizado por Solidaridad Democrática Española y Solidaridad Internacional Antifascista, con la participación de las otras entidades de la emigración ibérica.

Intervendrán en él la gran artista de la canción :

CORA VAUCAIRE

El trío de color MATH SAMBA, con sus bailes africanos.

Grupo «TERRA LLIURE». Danzas folklóricas.

De Pablo - Janine Teboul

Antonio Leo, y María Luz, cante y baile flamenco.

Mlle Pietrasian, cantatriz, acompañada por la pianista Madame Simarol.

Quedan invitadas todas las Locales limítrofes de S.I.A. y de la C.N.T., así como todos los compañeros y antifascistas en general.

EL DOMINGO 15 DE ABRIL, A LAS 15 HORAS,
¡ TODOS AL PALAIS DES SPORTS DE TOULOUSE !

★★

Por la mañana, a las diez horas, en el mismo Palais des Sports, conferencia a cargo de D. Fernando VALERA.
El tema será anunciado en « La Dépêche ».

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

(Precios en NF)

« St-Germain des Près », Leroy, 3,00.
« Sociologie Fédéraliste Libertaire », Respaut, 3,80.
« Survivre », Escobés, 0,50.
« Sous la tempête », C. Paules, 0,50.
« Superstitions politiques », Dagan, 3,60.
« Terre Libre, Catalogne », 2,00.
« Tino Costa », Arbo, 7,20.
« Tragique retour », Paules , 0,50.
« Un cœur comme les autres », Delpon, 0,50.
« Un ennemi passait », Delpon, 0,50.
«Vengé », Paules, 0,50.
« Voyage au bout de la nuit », Celine, 3,00.
«Zogoibi », Larreta, 3,30.

15 p. 100 de rabais au-dessus de 5 NF.

Frais de port à la charge de l'acheteur.

Demandez à : M. Celma, 4, rue Belfort, Toulouse.

«Abajo las armas», Suttner, 2,30.
«Adela y Matilde», D.R.S., 2,30.
«Agente presidencial», U. Sinclair, 8,40.
«Aguila de blasón», R. del Valle Inclán, 2,20.
«Ahora somos hermanos», Lania, 5,60.
«Aita-Tettauen», Galdós, 1,50.
«Aladino y la lámpara maravillosa, 1,80.
«Albores de libertad», Relgis, 1,70.
«Album d'art espagnol en exil», 0,50.
«Alejandro Korn, filósofo de la libertad», Romero, 1,00.
«Algunas consideraciones sobre literatura», Unamuno, 2,20.
«Alí Babá y los cuarenta ladrones», 1,80.
«Alicia en el país de las maravilas», 1,80.
«Al séptimo día», Barclay, 1,50.
«Altar mayor», Espina, 2,80.
«Amadeo», Galdós, 1,50.
«Amalia», Mármol, 2,30.
«¿Ama usted Brahms?», F. Sagan, 3,50.
«Amor e ironía», Yutang, 7,00.
«Amor, pasión y aventura», Flynn, 1,50.
«Amor sin mañana», Montseny. 0,25.

RECOMENDAMOS

«Mi política en España», por Gordón Ordás. Tomo primero 15,00 NF. Tomo segund: 20,00 NF.

«Historia del anarquismo», por Cano Ruiz y Woodckock. Precio: 1,50 NF.

Rabais 15 % au-dessus de 5 NF.
Le port est à la charge de l'acheteur.
Les commandes à M. Celma : 4, rue Belfort (2e) — TOULOUSE.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

NECROLOGICA

FELIX SOLANS

Aquellos que pierden la vida en el cumplimiento del deber, cuando el deber está ligado a los intereses sociales que el Estado simboliza, es a título póstumo reconocido como un héroe o un mártir de la causa...

Si un obrero muere víctima de «su» deber social, del solo deber que dignifica al hombre en tanto que esencia fundamental de la sociedad, es una víctima anónima. Ninguna condecoración oficial testimoniará de su sacrificio. En el estado de cosas actual, dada la concepción social del mundo que vivimos, el hecho es natural.

Nuestra víctima de hoy se llama Félix Solans. Un trabajador y un hombre consciente, de una pulcritud moral acrisolada, de una honestidad y rectitud de conciencia poco común. Un accidente de trabajo nos lo ha arrebatado.

Un accidente es cosa normal del mundo del trabajo y el comentario no merecería el homenaje de sus íntimos, de sus compañeros, más allá de los límites naturales.

Es la anormalidad de su caso la que nos mueve a significar particularmente nuestra solidaridad con el compañero caído; es el deseo de lavar el ultraje de que ha sido objeto, por parte de sus familiares, lo que nos induce a evidenciar nuestra repulsa hacia quienes han osado masacrar su memoria, a quienes el sentido del honor les lleva a la más miserable vejación que se puede hacer a un hombre.

Félix Solans, la honradez y la comprensión personificada, ha sido enterrado según el rito católico por sus familiares. En plena conciencia, sabiendo de sus convicciones profundas, conociendo su rectitud de carácter, sabiéndole incapaz de hacer mal a nadie hasta el punto de que él no habría osado realizar una humillación hacia sus familiares, éstos lo han violado indignamente poniendo en su fin trágico el «inri» ultrajante de una cruz.

No es la cruz con la cual la sociedad premia a sus héroes y mártires, sino la cruz de oprobio, de la más vergonzante traición a sus sentimientos íntimos. No es la religión practicante, el sacerdote que consumó la comedia, la responsable de esta exacción moral. Son sus familiares quienes, irresponsablemente, cobardemente, en uso de un derecho determinativo, han cometido tal villanía.

Incrédulos, no creyentes en la divinidad de los convencionalistas, de los hipócritas, siendo iconoclastas por principio y humanistas por convicción, creemos en la amistad, en el compañerismo, en la solidaridad. Estas condiciones suponen, en este caso, una especie de justicia inmanente de los hombres justos por encima de los convencionalismos. Hermandad en un ideal — una hermandad real y sincera — sus amigos y compañeros le rindieron SU homenaje emocionado, su tributo a la memoria del hombre que fué y que será siempre para quienes tuvimos la suerte de conocerlo y el infortunio de ser testigos impotentes de la humillación póstuma de que ha sido objeto por sus hermanos de sangre.

Tras la «comedia» familiar, una nutrida manifestación de compañeras y compañeros, de amigos verdaderos, rindió el homenaje emocionado al malogrado compañero Félix Solans, justo tributo al hombre sencillo y honesto, al idealista tan injustamente considerado por quienes, por respeto a su memoria y a su bondad, debieron ser los primeros en respetar.

Que estas líneas sean la expresión cumplida del sentimiento de tus hermanos en el ideal, querido e inolvidable amigo Félix Solans.

LIBERTAD

DEPOPULATION ET CIVILISATION

III

Les partisans de la fécondité font valoir en premier lieu l'argument patriotique. La France, disaient-ils avant la guerre 1914-1918, est la seule à diminuer sa natalité ; la population, alors qu'elle reste stationnaire chez nous, croît très vite en Allemagne. Dans l'hypothèse d'une guerre, les Français seraient écrasés sous le nombre de leurs ennemis. Les évènements ont montré que c'était là un point de vue simpliste ; le jeu des alliances suffit à contre-balancer l'insuffisance de la population.

Prenant le contrepied du point de vue nationaliste, on pourrait supposer une France surpeuplée ; à l'étroit dans son territoire, elle rechercherait des conquêtes guerrières pour caser son excédent de population. Les conservateurs ne manqueraient pas de répondre que ce serait très bien ainsi ; mais un esprit dénué de préjugés ne saurait les approuver. D'où qu'elle vienne, la guerre est mauvaise ; en supprimant les adultes elle pratique la forme la plus sauvage du malthusianisme. Tout accroissement exagéré de population est donc mauvais, puisqu'il prépare la guerre.

Un homme éclairé et indépendant ne peut faire siennes les inepties qui ont couvert le monde pendant la guerre sur l'infériorité, l'immoralité, la criminalité des Allemands. C'était là, une véritable *gniole morale*. Pour donner aux soldats le courage de supporter une vie affreuse, on leur distribuait un alcool frelaté ; de même pour inciter les civils à la haine, on leur dispensait les plus grossiers mensonges.

Ce que les patriotes appelent le *génie français* n'est pas quelque chose de si indubitablement supérieur qu'il le faille imposer dans le sang au reste du monde. Nous avons nos qualités et nos défauts, les Allemands ont les leurs, les Anglais les leurs, etc... Telle branche de l'activité humaine est plus développée chez nous ; telle autre est supérieure en Allemagne, telle autre en Italie. C'est par hasard que l'on naît Français, Russe, ou Espagnol et il est puéril d'être fier de son pays. Les nations n'ont d'autre raison d'être que la nécessité de diviser la terre trop grande et c'est une aberration néfaste de prétendre que les hommes ont le devoir de se faire tuer pour que leur groupe ait la prééminence sur les autres.

La fécondité excessive est donc à combattre, quel que soit le pays où elle se produise. Le néomalthusianisme marque la progénérescence et non la dégénérescence d'un peuple. Son existence dans une nation montre que les notions d'hygiène y sont répandues, même dans les couches profondes du prolétariat. Ces notions sont appliquées à protéger la vie des enfants qu'on laisse naître et aussi celles des adultes. Partout où la natalité est faible, la mortalité l'est aussi.

A l'égard de la stérilité relative, les Etats-Unis sont en avant de la France ; c'est aussi un pays très civilisé ; le plus civilisé à certains égards ; on voit en lui l'avant garde de l'humanité. Les nations tardigrades, au contraire, telles que l'Italie, l'Espagne, la Russie du tsa-

par la Doctoresse PELLETIER

risme ont une natalité forte. Dans ces pays l'hygiène est déplorable ; le peuple croupit dans une sordide malpropreté.

IV

La nature, selon l'expression de Malthus, chasse l'homme primitif de la vie. Tant que l'être humain n'est pas parvenu à un degré suffisant de civilisation et de culture, les forces naturelles le dominent. Il subit les lois de la sexualité, il procrée au hasard des êtres au sein desquels la nature fait l'élimination nécessaire.

L'homme civilisé et cultivé, au lieu de subir la nature, la domine. Avec la foudre qui épouvantait l'homme primitif, il fait l'électricité, dont il tire, pour son profit, lumière, chaleur et travail mécanique. Il se fait des ailes, comme les oiseaux, et s'envole plus haut qu'eux. La génération cessant d'être pour lui un mystère, il apprend à faire avant l'élimination que la nature brutale ferait après, dans la douleur.

De cette lumière que donne la raison et la science, les classes dirigeantes voudraient en frustrer les masses, comme elles voudraient les frustrer de toute lumière pour mieux les asservir et les exploiter. Alors que le riche fait pour lui-même bon marché des préjugés de l'ignorance, il voudrait que le pauvre s'y soumette, qu'il croie aux religions, qu'il accepte comme inévitables les inégalités sociales.

Les riches remplaçant aujourd'hui la noblesse se croient comme elle d'essence supérieure. A eux les plaisirs, les lumières intellectuelles, les progrès scientifiques; à eux la vie libre, sans entraves et sans préjugés. Au-dessous d'eux croupit la masse dans le travail exténuant et sans espoir, dans l'ignorance, dans l'alcool; qu'elle croisse et qu'elle multiplie, cette masse; plus elle sera nombreuse, plus le travail sera bon marché; si elle est en trop grand nombre, on suscitera une guerre et on l'enverra se faire tuer.

Les pauvres, heureusement, commencent à ne plus vouloir se laisser duper. Ils comprennent encore mal la nécessité d'une transformation sociale, mais le néo-malthusianisme, d'effet individuel et immédiat, leur est plus accessible. Les classes moyennes, les paysans ont appris à limiter leur fécondité; les ouvriers les plus éclairés pratiquent aussi la restriction volontaire des naissances.

Seuls persistent dans le lapinisme les ouvriers abêtis d'alcool. Dans les taudis infects, les enfants poussent nombreux. La mère surmenée, abrutie, rouée de coups par un mari ivrogne, n'a même pas le courage de les laver. Ils grouillent dans les rues étroites, les escaliers sordides; vêtus de haillons vermineux, les jambes arquées par le rachitisme; en proie à toutes les tares pathologiques.

Ne pouvant suffire à les nourrir, car l'alcool emporte les gains

(1) Bertillon. « La Dépopulation de la France. »

(Suite en page 3.)

A MON CAMARADE BRUNET

Je suis heureux et satisfait de répondre au libertaire et pacifiste qui revient dans les rangs de ceux qui combattent suivant les principes de l'anarcho-syndicalisme. Je le félicite de son geste.

Au nom de son pacifisme, le camarade Brunet répond à mon article « Nous voulons la paix », qu'« Espoir » a publié dans son numéro 8.

Je suis pacifiste, mais je reconnais que notre dominateur, l'Etat, avec tous ses composants, est une organisation nocive. Le peuple doit s'organiser pour combattre par tous les moyens son adversaire. Lorsque le peuple est organisé et puissant, l'Etat se soumet. Malheur au peuple désorganisé !

Tu dis que Sébastien Faure fut pacifiste.

Ecoute, par curiosité, son disque. Tu verras quel drôle de pacifisme il chante.

Je ne veux pas critiquer ni mépriser les positions pacifistes, mais crois-moi, camarade Brunet, sans l'action de la masse, rien ne serait transformé.

Les actions individuelles que tu cites dans ton exposé ne seraient que des sacrifices stériles face à un Etat centraliste, s'il n'y avait une conscience collective. Crois-tu obtenir le désarmement par l'action pacifiste ? Non.

Si je critique, dans mon article, tous les pays, c'est parce qu'ils sont régis par le même système : un Etat centraliste d'origine romaine; parce qu'ils ont la même ambition : écraser le voisin, et tant que persistera cet état de choses, les guerres seront inévitables.

Je note à la fin de mon article : « Ce problème si vaste exige la reconstruction des organisations syndicales révolutionnaires sur le plan international et j'affirme que le seul moyen indispensable pour transformer la société présente en un régime libertaire est l'anarcho-syndicalisme qui préconise l'égalité économique et sociale pour tous. »

Or, tout salarié, tout technicien, tout travailleur intellectuel ou manuel qui, par opposition ou par ignorance, refuse sa participation, forge la chaîne qui, depuis des siècles, opprime l'humanité.

Voilà un bon chemin pour obtenir la paix sociale et militaire.

Jean GIL.

Perpignan.

SUR LA RENCONTRE de Rome

Voici le plan de travail de la Rencontre qui aura lieu en Italie les 13, 14 et 15 avril :

Vendredi 13 avril : Rome, Palais Brancaccio :

10 heures : Séance solennelle : ouverture de la Rencontre avec la participation de personnalités du Comité d'honneur; introduction à la discussion.

16 heures : Séance de travail : débat sur les conditions du peuple espagnol (la classe ouvrière, l'agriculture, la liberté de la culture, de l'art, du cinéma, les libertés religieuses, etc).

Samedi 14 avril :

9 heures : Séance de travail : débat sur l'action pour la liberté du peuple espagnol.

15 heures : Conclusion des travaux.

Cocktail offert par le Comité organisateur.

Dimanche 15 avril : Gênes :

11 heures : Réception du Comité d'accueil gênois et rencontre avec les autorités de la ville;

18 heures : Grand meeting pour la liberté du peuple espagnol.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

JOUR le JOUR

GIOVANNA BERNERI

GIOVANNA BERNERI vient de mourir. Une vie bien remplie, au cours de laquelle elle connut tout ce qu'un être humain peut avoir de joies et de misères, s'est achevée.

Elle vit mourir assassiné son compagnon; une de ses filles disparaitre, sapée par une vie trop active et trop ardente. Elle parcourut la moitié du monde, toujours persécutée, fuyant toujours la bête immonde qui s'était emparé de l'Italie, puis de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Espagne enfin.

Camilo Berneri, son mari, contribua à la formation idéologique de cette femme qui vient de mourir. Elle, était professeur; lui, aussi. Mais la forte personnalité de Camilo imprima la marque de son idéalisme sur Giovanna. C'est à la mort de Berneri que Giovanna donna toute la mesure de son talent, de sa volonté, de son travail pour la cause qui fut la raison de vivre de son compagnon.

La mort de Camilo Berneri est un des grands crimes de l'Histoire, Il n'y a pas de mots pour flétrir la cruauté stupide, la maladresse et la vésanie monstrueuse de ceux qui, agents fascistes ou communistes, peu importe, profitèrent de la confusion des événements de mai 1937, à Barcelone, et fauchèrent la vie de cet homme. Etre exceptionnel, par sa bonté, par sa noblesse, son idéalisme, son courage, il était en plus un excellent écrivain, un profond penseur, un homme d'une vaste culture.

Il y a longtemps que j'ai connu Giovanna. Je garde d'elle le souvenir d'une femme très belle, de cette beauté patricienne que possèdent tant de femmes italiennes. Elle était grande, brune, avec des yeux magnifiques, une voix chaude et prenante. Cette beauté a survécu en ses deux filles, Maria Luisa et Giuliana. Mais elles étaient plus fragiles, moins solides que Giovanna. Malgré la force qui se dégageait de tout son être, elle est morte sans avoir atteint la vraie vieillesse. Encore une fois, les souffrances morales, cet abus inhumain que nous faisons de nos nerfs, de notre cerveau, ont eu raison de sa robuste nature.

A la fin de la guerre 1939-45, qui amena la libération de l'Italie avec la mort de l'homme qui l'avait ensanglantée, supprimant, pendant plus de vingt ans, toutes les libertés, Giovanna se trouva libre dans son pays natal. Après de longues années d'exil, en Suisse, en Allemagne, en Belgique, au Luxembourg, en Amérique, en France, Giovanna y avait été ramenée par la Gestapo, qui l'arrêta à Paris, la livrant à la police italienne. Et c'est autour de cette femme cultivée et intelligente que se forma le groupe d'intellectuels anarchistes qui publièrent « Volontà » et de nombreux livres de diffusion des idées libertaires.

J'ai sur ma table de travail le numéro de « Volontà » correspondant au mois de mars. Il n'y a pas de texte de Giovanna, mais dans le numéro de février il y avait encore un long article polémique sur la rencontre de Rome.

La mort est venue frapper cette femme infatigable en plein travail, en pleine maturité morale, portant toujours avec énergie et élégance le lourd fardeau que lui avait légué Camilo en mourant : son nom.

Ce nom que verront disparaitre avec mélancolie de la propagande et de la presse beaucoup de camarades, car il incarnait pour tous — en Italie comme en France et comme en Espagne — une tradition glorieuse d'anarchisme militant et éclairé. Les écrits de Camilo, sur le fascisme, sur l'Eglise en Italie, ses biographies de militants, ses essais scientifiques, philosophiques, tout ce travail réalisé avant sa mort tragique, a enrichi considérablement la bibliographie anarchiste.

Giovanna maintenait avec bonheur ce prestige et entretenait le souvenir de Berneri. Si, pour un temps, elle lia sa vie à un autre homme, elle ne cessa moralement d'être la compagne et la dépositaire de la pensée de Camilo.

Et aujourd'hui, en évoquant sa mort, le même déchirement ressenti en ce jour terrible où nous apprîmes que les corps de Berneri et de son ami Barbieri étaient trouvés sans vie dans une rue de Barcelone, nous envahit à nouveau. Avec Giovanna, c'est encore Camilo qui s'en va pour toujours.

Frédérica MONTSENY.

La Ligue française pour la défense des droits de l'Homme et du Citoyen et l'anniversaire de la République espagnole

Le 14 avril prochain marquera le 31e anniversaire de la République espagnole.

La commémoration de cet anniversaire doit tout naturellement offrir l'occasion d'honorer la mémoire des 40.000 combattants espagnols qui, soit dans les forces de la France Libre, soit dans les maquis de la Résistance, soit dans les camps de concentration, sont tombés aux côtés de leurs camarades français pour la libération de notre pays.

Il est nécessaire que, cette année plus particulièrement, cette commémoration souligne la reconnaissance et la solidarité qui lient étroitement démocrates français et démocrates espagnols. Elle doit exprimer l'hostilité de la Ligue française à une politique qui, sur le plan international, tend à réhabiliter Franco, ancien allié de Hitler, demeuré le bourreau du peuple espagnol.

Au cours de sa séance du 5 mars dernier, le Comité central de la Ligue a décidé d'inviter toutes les sections à organiser cette commémoration. Pour cela, sous la direction des ligueurs et à l'appel des sections de la Ligue, les membres des groupements amis sollicités par elles iront, soit le samedi 14, soit le dimanche 15 avril, fleurir individuellement la tombe des combattants espagnols inhumés dans leur localité. Là où il ne s'en trouverait pas, des fleurs seront déposées en l'honneur de ceux-ci, au pied des monuments aux morts existant dans toutes les communes de France.

A Paris, la cérémonie aura lieu au Père Lachaise, devant le monument aux morts de Mathausen.

D'autre part, il serait bon que le maximum d'adresses individuelles parvienne — pour manifester la solidarité des démocrates français à l'égard de la démocratie espagnole — à M. le professeur Claude Sanchez Albornoz, 56, boulevard Jean-Jaurès, à Boulogne-Billancourt : quelques mots très simples, soulignant notre étroite communion avec les réfugiés espagnols, et affirmant notre foi dans l'avenir de la République.

Pour la Ligue Française des Droits de l'Homme, le Président :
Daniel MAYER.

— Rien que les Canaries?